

LES CONTEURS DU XVIII[e] SIÈCLE

Caylus

LES CONTEURS DU XVIII[e] SIÈCLE

Nouvelle Collection illustrée à 2 fr. 50 le volume

EN VENTE :

MEUSNIER DE QUERLON. — Psaphion ou la Courtisane de Smyrne. . . . . 1 vol.

CRÉBILLON FILS. — Le Sopha. . . . . 2 vol.

BESENVAL. — Le Spleen. . . . . 1 vol.

LA MORLIÈRE. — Angola . . . . 1 vol.

DUCLOS. — Histoire de Madame de Luz . . . . . . 1 vol.

CAYLUS. — Histoire de M. Guillaume, cocher . . 1 vol.

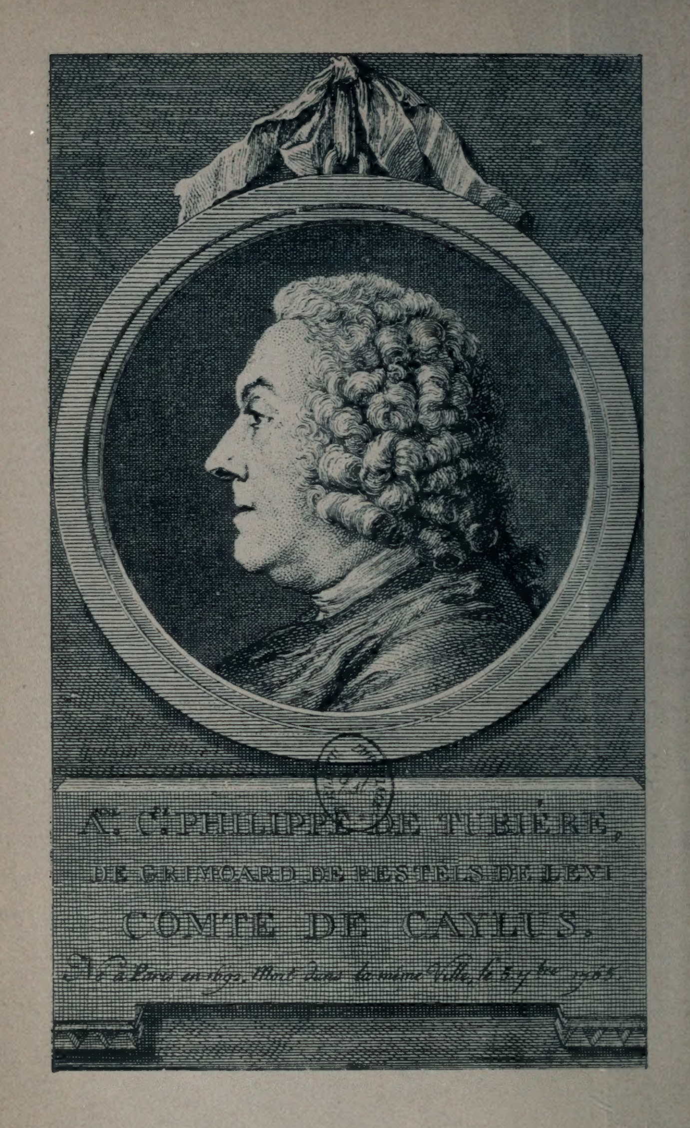
SOUS PRESSE :

L'ABBÉ PRÉVOST. — Histoire d'une Grecque moderne. . . . . 2 vol.

EN PRÉPARATION :

Barrett. — Dulaurens. — Godard d'Aucourt. — Cazotte. — Voisenon. — La Clos. — Pigault-Lebrun, etc...

(Chaque ouvrage de la collection des *Conteurs du XVIII[e] Siècle* est illustré du portrait de l'auteur, et de plusieurs dessins de E.-P. MILIO.)


Ane. Ce. PHILIPPE DE TUBIÉRE,
DE GRIMOARD DE PESTELS DE LEVI
COMTE DE CAYLUS.
Né à Paris en 1692, Mort dans la même Ville, le 5 7bre 1765.

(LES CONTEURS DU XVIII[e] SIÈCLE)

Anne Claude Philippe, comte de

Caylus

HISTOIRE DE M. GUILLAUME, Cocher

Ouvrage illustré de 7 dessins de E.-P. MILIO



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION
26, RUE RACINE, 26

Avant-propos

ANNE-CLAUDE-PHILIPPE *de Tubière, comte de Caylus, l'auteur de l'*HISTOIRE DE M. GUILLAUME, COCHER, *qui prend place aujourd'hui dans notre collection des* Conteurs du XVIII[e] Siècle, *né à Paris en 1692, mort en 1765, était le fils de cette spirituelle Madame de Caylus, « cet Hamilton femelle » comme l'appelait Sainte-Beuve, qui a écrit d'une manière si délicate, si fine et si brillante les Mémoires que tout le monde connait.*

A l'âge de dix-sept ans, le jeune comte de Caylus entra dans les mousquetaires, et se distingua à la bataille de Malplaquet. Mais, ses goûts l'attirant vers l'étude des antiquités et des beaux-arts, il prit sa retraite de bonne heure et entreprit de longs voyages en Italie, en Grèce et en Orient. Il rapporta de ses pérégrinations de nombreux et riches matériaux qui lui permirent de se livrer avec passion à l'étude des beaux-arts et surtout de la gravure. Ses travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie royale de peinture et de sculpture, puis celles de l'Académie des Inscriptions.

Par ses recherches et ses nombreux ouvrages, Caylus rendit de grands services à l'archéologie

et à l'histoire de l'art, quoi qu'en ait pu dire Diderot qui, en apprenant son décès, s'écria, dit-on : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs ! » et à qui l'on attribue l'épitaphe suivante :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque.
Oh ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque !

Cependant Caylus n'a pas écrit que des ouvrages d'art. Il se reposait de ses études et de ses travaux sérieux en composant des opuscules légers et badins qui eurent un assez vif succès lors de leur publication.

Créateur de la littérature populaire du XVIIIe siècle, il « écoute, disent MM. Jules et Edmond de Goncourt, et regarde tous les jours par sa fenêtre, ou, se promenant, par les rideaux des cabarets, par les portes des fruitières, par les portières des fiacres, par les trous de toile de ce grand spectacle : la vie de Paris. » Et cette vie, il la conte dans un style volontairement négligé qui ne manque pas d'une certaine drôlerie.

L'opuscule le plus amusant et le plus typique de Caylus est cette HISTOIRE DE M. GUILLAUME *que nous rééditons aujourd'hui, et qui, croyons-nous, divertira, par sa note franchement originale, tous ceux qui la liront.*

Nous y avons joint plusieurs contes et facéties tirés ça et là d'un recueil de fantaisies de genres variés publié par Caylus, sous le titre de Les étrennes de la Saint-Jean.

ESSAI SUR

LES MÉMOIRES

de

M. Guillaume

Cocher



PRÉFACE

M. Guillaume au Public

Monsieur le Public,

Vous *allez être bien étonné de ce qu'un homme de mon acabit prend la plume en main, pour vous faire participant de bien des drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris, où il peut dire, sans vanité, qu'il a*

roulé autant qu'un homme du monde qu'il y ait.

Quoique je sois, à cette heure, un bon bourgeois d'auprès de Paris, cela n'empêche pas que je ne me souvienne toujours bien que j'ai été cocher de place, après de remise; ensuite j'ai mené un petit-maître que j'ai planté là pour les chevaux d'une brave dame, qui m'a fait ce que je suis au jour d'aujourd'hui.

Dans ces quatre conditions-là, j'ai vu bien des choses, comme je vous disais tout-à-l'heure, ce qui fait que je me suis mis à rêver, en moi-même, comment je m'y prendrais pour coucher ça par écrit.

Je n'ai pas bien la plume en main, à cause du fouet d'autrefois, qui me l'a corrompue; mais quand j'aurai écrit ce que j'ai envie d'écrire, je le ferai récrire par un écrivain des

Charniers, que je connais, du temps que j'étais à la Ferronnerie.

Je sais ce que je vas vous dire, pour en avoir vu plus de la moitié de mes propres yeux, moi qui vous parle, quand je menais l'équipage.

Les gens qui vont dans un fiacre, tout partout où ils veulent aller, ne prennent pas garde à lui; ça fait qu'on ne se cache pas de certaines choses qu'on ne ferait pas devant le monde.

Mais, comme il y a très bien de ces affaires-là que je sais, je n'étais pas mal embarrassé par qui commencer, et puis ça aurait fait tout drès d'abord un trop gros livre. Je me suis avisé, avec l'écrivain duquel je vous ai parlé, qu'il fallait, pour ne pas faire d'embarras, vous en conter quatre l'une après l'autre.

Premièrement, d'abord et d'un, je

commencerai par l'histoire de Mamzelle Godiche, qui lui est arrivée dans le temps que j'étais à la rue Mazarine, à la Glacière, à Chaillot, avec le fils d'un marchand de l'Apport-Paris.

Par après, je vous lâcherai l'affaire de la femme de ce notaire avec un gros commis de la douane, à la foire Saint-Laurent, quand j'étais remisier.

Pour ce qui est de la troisième, ce sera l'histoire de Monsieur le chevalier Brillantin, qui ne m'a jamais payé mes gages qu'à coups de plat d'épée, pendant que j'ai mené sa diligence.

Et enfin finale, vous aurez celle de Madame Allain, ma bonne maîtresse, qui m'a laissé de quoi vivre, avec Monsieur l'abbé Évrard, duquel elle vit son bec-jaune, comme vous le verrez vous-même à la fin du présent livre.

Par ainsi, ça f'ra quatre aventures d'amourettes. Si ceux-là vous plaisent à lire, je vous en détacherai encore d'autres, qui ne seront pas moins chenues.





HISTOIRE et AVENTURE

DE MAM'ZELLE GODICHE LA COIFFEUSE

COMME j'étais un jour de l'après-dînée à attendre le chalant à la Mazarine, voilà que je vois qui vient à moi, une petite jeune demoiselle bien gentille, qui me demande :

« Mon ami, qu'est-ce que vous me prendrez pour me mener au Pont-Tournant?

— Mamzelle, ce lui fis-je, vous êtes raisonnable.

— Oh! point du tout, ce fit-elle; je veux faire marché.

— Eh bien ! vous me donnerez vingt-quatre sols, la pièce toute ronde.

— Oui-dà, qu'il est gentil avec ses vingt-quatre sols ! Il n'y a qu'un pas. Je vous en donnerai douze : tenez, j'en mettrai quinze ; si vous ne voulez pas, je prendrai une brouette.

— Allons, Mamzelle, montez. Vous donnerez de quoi boire.

— Oh ! pour cela non ; ne vous y attendez pas : c'est bien assez... Eh mais ! dites donc, l'homme, tirez vos vitres, il fait tout plein de vent (il ne soufflait pas) ; cela me défriserait, et ma tante croirait que j'ai été je ne sais où ! »

Je tire mes glaces de bois, et nous voilà partis.

Tout vis-à-vis des Théatins, v'là-t-il pas qu'une glace tombe dans la coulisse de la portière, et j'entends : « Cocher, cocher, relevez donc votre machine qui est tombée ! »

Pendant que je la relève, il passe par-là un petit monsieur, qui regarde dans ma voiture, et qui dit tout d'abord :

« Ha ! ha ! c'est Mamzelle Godiche ! Eh, mon Dieu ! où allez-vous comme cela toute seule ?

— Monsieur, je vais où je vais; ce n'est pas là vos affaires, répondit-elle.

— Ah! pour cela, reprit-il, vous avez raison; mais vous sentez fort, Mademoiselle, qu'une demoiselle comme vous, qui va dans un fiacre l'après-midi, toute seule, ne va pas coiffer des dames à cette heure.

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur Galonnet, répliqua Godiche; et cela est si vrai, que voilà un bonnet que je ne fais que de monter, pour le porter à une dame, pour aller au paradis de l'Opéra. »

A la vérité, la petite futée tire de dedans sa robe un escoffion qui était dessous; et le monsieur, le voyant, tire une révérence en riant, et s'en va.

« Pour cela, dit Mademoiselle Godiche, après qu'il fut parti, les hommes sont bien curieux! Aussi pourquoi votre chose ne ferme-t-elle pas bien? C'est le fils d'un tailleur de notre montée, qui ne va pas manquer de l'aller dire partout. C'est la plus mauvaise langue du quartier, et ses bégueules de sœur aussi. Parce qu'on se met un peu plus proprement qu'eux tous, il semble qu'on soit une je ne sais qui! Il faut que je sois bien malheureuse de l'avoir rencontré là! Tenez,

voilà vos quinze sols; je ne veux plus aller dans votre vilain carrose. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'on va dire? Si ma tante sait cela, je suis perdue! Eh bien! vous voilà comme une bûche de bois, me dit-elle, à moi qui l'écoutais sans mot dire; allez donc où je vous ai dit; il en arrivera ce qui pourra: il faut bien que je porte ma coiffure, une fois; cette dame m'attend: dépêchez-vous donc! »

Nous voilà allés. Nous arrivons au Pont-Tournant, où il n'y avait non plus de dame à sa toilette que dans le creux de ma main. Mamzelle Godiche regarde à droite, à gauche, et tout partout. A la fin, elle me dit:

« Mon ami, voulez-vous que je reste dans votre carrosse, jusqu'à ce qu'un de mes cousins, qui doit me mener quelque part, quand j'aurai été chez cette dame, soit venu? Je vous donnerai quelque chose pour cela.

— Volontiers, lui dis-je, Mademoiselle! » car j'avais pris de l'affection pour elle; et puis j'étais bien aise de voir son cousin, que je me doutais bien qui ne l'était pas plus que moi.

Au bout d'un grand quart d'heure, je vois venir un grand jeune homme, qui vient

dare, dare, du côté de la porte Saint-Honoré. Je le montre à Mamzelle Godiche:

« N'est-ce pas là votre cousin?

— Eh, oui vraiment! Appelez-le, car il ne sait pas que je suis en carrosse. »

Je cours après le cousin, qui s'en allait enfiler le chemin de Chaillot, et je lui dis :

« Monsieur, il y a là Mamzelle votre cousine Godiche qui voudrait vous parler un mot. »

Aussitôt après m'avoir dit grand merci, il s'en court à mon carrosse, monte dedans, et voilà mes gens à chuchoter comme des pies-borgnesses, pendant longtemps. A la fin ils me disent que je les mène dans quelque bon cabaret de ma connaissance; et que je serai bien content d'eux, si je veux les attendre pour les ramener à Paris, quand ils auront mangé une salade. En même temps, le monsieur, pour me faire voir que c'est de bon franc jeu, me coule dans la main une roue de derrière, à compte.

Je leur proposai de les mener chez la veuve Trophée, à l'entrée du Cours; mais ils trouvèrent que c'était trop près du soleil. Je leur parlai ensuite de la Glacière à Chaillot, ou de Madame Liard au Roule; mais ils aimè-

rent mieux la Glacière, où je les débarquai en peu de temps.

Comme je me doutais bien du cousinage que c'était, je fis signe à la maîtresse, qui entend le jars, autant qu'il se puisse; et elle les fit mettre dans un petit cabinet en bas sur le jardin.

Pour ce qui est de moi, je vous range mon carrosse; et comme il y avait bien des écots, j'ôte les coussins, que la maîtresse du cabaret va porter dans la chambre où était mon monde, afin que personne ne les prenne.

Au bout d'environ près de deux heures, Mamzelle Godiche eut envie de prendre l'air dans le jardin; son cousin y vint avec elle, et ils se mettent à regarder danser. Pendant ce temps-là, j'étais avec deux de mes amis de ma connaissance, dont il y en a un soldat des petits corps, et nous buvions une pinte de vin, en mangeant le reste d'une fricassée de poulets, que le cousin et la cousine m'avaient donné dans le jardin, avec de la salade qui restait, de façon que nous ne faisions pas si mauvaise chère.

Comme nous n'étions pas bien loin de la danse, je vis que l'on venait prier Mamzelle Godiche pour un menuet; ensuite elle prit

son cousin, et ils se mettent à danser ensemble fort gentiment.

Dans le temps qu'il n'y prenaient pas garde, à cause de la danse, voilà M. Galonnet qui arrive avec deux autres et deux demoiselles. D'abord, une de ses demoiselles lui dit, comme ils passaient auprès de nous:

« Tiens, mon frère, la voilà qui danse avec son amant de l'Aulne.

— Ah! la petite chienne! répond-il ; je m'en suis bien douté; quand j'aurai bu un coup, j'irai la prier à mon tour. »

Ce qui fut dit fut fait. C'te pauvre Mamzelle Godiche devint toute blême, et M. de l'Aulne tout pâle, quand M. Galonnet la voulut prendre pour danser, bien poliment, le chapeau d'une main, et un gant blanc dans l'autre.

Je voyais bien qu'elle avait envie de le refuser; mais je vis bien aussi qu'elle n'osait pas, parce qu'elle avait dansé avec un autre, et que ça aurait pu faire du bruit, comme M. Galonnet ne demandait pas mieux, à sa mine, d'autant plus que cela ne se fait pas, parce que c'est un affront qu'on boit en plein cabaret.

Avec tout cela, elle avait été bien aise. Et,

pour faire voir à M. Galonnet qu'elle ne se souciait guère de lui, elle reprit M. de l'Aulne, au lieu d'un de ceux qui étaient arrivés avec lui, qui étaient deux garçons tailleurs; comme ça sę pratique envers les nouveaux venus, qui n'ont pas encore dansé.

Les demoiselles qui était venues avec M. Galonnet, dont l'une, qui avait le visage comme un verre à bière, était sa sœur, et l'autre était bancale, s'étaient mise à une table auprès de la nôtre. Et j'entendais que la grêlée disait, en parlant de Mamzelle Godiche:

« Pour cela, il faut que cette petite créature-là soit bien effrontée de venir toute seule avec son amant dans un cabaret; je n'y viendrais pas, moi, pour je ne sais pas quoi, devant tout le monde, comme elle fait.

— Oh! dam', dit la bancale, c'est qu'elle est bien aise de faire voir sa belle robe de satin sur fil, qui, je crois, ne lui coûte guère.

— Bon, répond l'autre, je parie que c'est ce nigaud de de l'Aulne qui aura volé cela chez son père. Il voulait autrefois m'en conter; mais il a bien vu qu'il n'avait pas

affaire à une Godiche. En vérité, il convient bien à une petite souillon comme elle de porter une robe garnie avec un mantelet à coqueluchon ! Je n'en porte pas, moi, et je suis pourtant fille d'un maitre tailleur, qui est le principal locataire de notre maison ; et puis, avec ce que je gagne de ma couture, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir si je voulais ; mais c'est qu'il n'y a que ces gens-là d'heureux. Mon cher père a bien envie de mettre tout ce train-là dehors ; aussi bien sa tante ne paye pas trop bien son terme. Oh ! mais, tiens, regarde donc, Gogo, dit-elle tout de suite, comme elle se déhanche en dansant ! Ne dirait-on pas une fille d'Opéra ?

— Ah ! pour cela, dit l'autre, je serais bien fâchée de danser comme elle. Tu sais bien, Babet, la dernière fois que nous étions au Gros-Caillou ? Eh bien ! est-ce que je dansais avec des contorsions pareilles ? Et si pourtant je n'ai jamais appris.

— Pour moi, dit Babet, défunt ma chère mère m'a fait apprendre, pendant plus de trois mois, par le maitre de ballets de M. Colin, de la Foire, à qui l'on donnait vraiment trente bons sols par mois, en arrière

de mon cher père; on lui disait que c'était un ami de mon frère qui nous montrait pour rien. Ce monsieur-là nous faisait entrer quelquefois, les fêtes et les dimanches, dans le jeu de M. Colin, qu'il ne nous en coûtait rien, à ma sœur Gotton et à moi; eh bien! il y avait là des filles qui dansaient tout comme Godiche, sur le théâtre. Fi! que c'est vilain pour une honnête fille! Aussi je regarde cela comme la boue de mes souliers. Va, va, n'aye pas peur que je la salue jamais la première.

— Oh mais! dit Gogo, pendant que Babet reprenait son vent, c'est que comme elle est un peu gentille, cela s'imagine.

— Qu'appelez-vous donc gentille, Mamzelle, reprit vitement Babet, au risque d'étouffer? Pardi! tu es encore une belle connaisseuse de chat! Est-ce parce quelle a de grands yeux noirs? Oh! c'est que tu n'as pas vu qu'on dirait qu'elle louche. Si je voulais mettre de la petite boîte, est-ce que je n'aurais pas de la couleur comme elle? Tiens, Gogo, ne me parle pas de ces petits nez retroussés. Et puis elle se pince toujours la bouche; sans cela serait-elle si petite? Godiche n'est pas mal faite, faut tout dire;

mais elle n'est pas si grande que moi. As-tu vu comme elle s'habille court?

— Oh! voilà ce que je ne saurais souffrir, dit brusquement la bancale; rien n'est plus vilain!

— Est-ce que tu ne vois pas que c'est pour faire voir ses fuseaux de jambes, reprit Babet, et un pied qu'on croirait qu'elle va tomber à chaque bout de champ?

— Tout cela est vrai, dit Gogo, qui y allait plus à la franquette; mais cela n'empêche pas que les messieurs ne lui fassent les yeux doux. Et puis elle a peut-être de l'esprit?

— Ah! c'est là où je t'attends, avec ton esprit; ce n'est qu'une étourdie, et sans quelques petits mots de broustilles, que ces vilains hommes aiment à entendre dire à une fille, elle serait plus bête qu'un pot, qu'une cruche. Oh! je t'assure qu'avec toute ma grêle, je ne me donnerais pas pour elle! » ajouta Babet en se redressant dans son corps; et puis tout de suite: « Mon Dieu! peut-on être décolletée comme cela? C'est pour faire voir sa belle carcasse; je serais bien fâchée de me débrailler comme elle; et si, sans vanité... Mais ne parlons plus de cette petite

bégueule-là ; j'aurais pourtant bien envie de lui dire son fait ! »

Mamzelle Godiche, ayant dansé tout son bien aise, s'en allait avec M. de l'Aulne dans leur chambre; mais il fallait passer par-devant Babet, qui, pour commencer la dispute qu'elle voulait lui chercher, lui dit, en passant, et si pourtant elle ne voulait pas la saluer la première :

« Bonjour, Mamzelle Godiche ; comment vous portez-vous?

— A votre service, Mamzelle Babet... Vous voilà donc ici?

— Vous voyez, Mamzelle; tout aussi bien que vous.

— Vous avez là une robe d'un joli goût, dit la couturière.

— Et la vôtre, répond la coiffeuse, elle me paraît bien choisie. N'est-ce pas de ces petites étoffes à cinquante sols? Pour moi, la mienne me coûte trois livres cinq sols, et à bien marchander encore.

— Oh dam'! tout le monde ne peut pas en avoir de si belles que Mamzelle Godiche! dit Babet, en riant du bout des dents, comme Saint-Médard.

— J'en fais faire une de taffetas; si vous

n'aviez pas eu tant d'ouvrage, Mamzelle Galonet, je vous l'aurais donnée à faire.

— Oh! je ne suis pas assez fameuse couturière pour une demoiselle comme vous.

— Bon, vous voulez badiner; puisque je monte vos bonnets, vous pouvez bien faire mes robes.

— Vous ne m'en avez guère monté, toujours.

— Cela vous plaît à dire, à telles enseignes que vous m'en devez encore deux ou trois.

— Moi, je vous dois des montures de bonnets? Allez, allez, Mamzelle ; songez plutôt à payer à mon cher père votre terme de sept livres dix sols.

— Cela fera à-compte, Mamzelle, cela fera à-compte.

— Vous feriez bien mieux de payer vos dettes, que de porter la robe garnie, et le mantelet...

— Allez, Mamzelle, ce n'est pas à vos dépens!

— Vraiment, si on ne vous en donnait pas, où les prendriez-vous? Ce n'est pas à monter des bonnets qu'on gagne tant.

— C'est que vous n'avez pas assez de mérite pour en gagner!

— Je serais bien fâchée de l'avoir comme comme vous, bonne petite hardie!

— C'est vous qui êtes une effrontée! »

Ma bourgeoise n'eut pas plus tôt lâché la parole, que Babet Galonnet, qui la trouva tout juste au bout de son bras, vous lui couvrit la joue d'une giroflée à cinq feuilles, qui claqua comme mon fouet.

Tout le monde qui était là, nous demeurons comme des statues; il n'y eut que M. de l'Aulne qui dit à Babet :

« En vérité, Mamzelle, ce que vous faites là ne se fait pas, et si ce n'était que vous êtes une fille, je vous ferais bien voir...

— Que vous êtes sot, mon petit Monsieur! répondit la couturière; allez, allez, j'avertirai votre père que vous le volez pour dépenser votre argent avec des créatures. »

Jusques-là, Mamzelle Godiche s'en était prise à ses yeux du soufflet de sa joue; mais quand elle se vit appeler créature, elle montra à la grêlée qu'elle avait la langue bien pendue; elle se mit à vous lui dégoiser les dix-sept péchés mortels : en sorte que la couturasse se jette sur elle, lui arrache son morillon plus vite que le vent, et le trépigne aux pieds, dans de l'eau qui était par terre,

en sorte qu'il n'était que de boue et de crachat.

Elle veut après lui sauter aux yeux, car je voyais bien qu'elle avait envie de défigurer sa physionomie, qui n'était pas grêlée comme la sienne; mais M. de l'Aulne se fit égratigner à la place de sa cousine de vendange.

Pendant ce temps-là, le petit Galonnet et ses camarades avaient quitté une contredanse, pour venir voir ce que c'était; et comme il vit M. de l'Aulne qui tenait sa sœur par les mains, pendant qu'elle lui donnait des coups de souliers sur les guibons, il se mit dans la tête qu'il la battait, en sorte que, pour l'en empêcher, les trois tailleurs se mettent à vous lui rabattre les coutures, pendant que Mamzelle Godiche faisait des cris de Merlusine.

Oh dam'! quand je vis cela, je ne fus ni fou ni étourdi; je dis à mes amis :

« Ne laissons pas sabouler mes bourgeois ! »

Ils ne demandaient pas mieux; par ainsi, nous tombons sur les mangeurs de prunes, que c'était comme une petite bénédiction.

Notre soldat avait tiré sa guinderelle, l'autre était un rude cannier, et moi, avec mon fouet,

nous donnions sur les tronches et les tirelires, pendant qu'ils se défendaient avec les tabourets du jardin. J'avais donné un fier coup du gros bout de mon fouet sur les apôtres, à un qui voulait me prendre par les douillets; mais je vous le plaque à plate terre, comme une grenouille, qui ne remuait ni pied ni patte.

Enfin finale, pourtant, on nous sépare à la fin, et qui eût l'œil poché au beurre noir, c'était pour son compte.

Pendant la batterie, mon bourgeois et ma bourgeoise étaient retournés dans leur chambre, où nous allons leur dire qu'ils ne craignent rien, parce que nous sommes bons pour tous les pique-choux.

Mamzelle Godiche pleurait, comme si elle avait perdu tous ses parents, et son cousin la consolait. Il nous fit avaler plus de la moitié d'une bouteille à quinze, qui n'en valait pas six, comme c'est la coutume.

Il n'y avait pas moyen que Mamzelle Godiche pût remettre son tortillon, qui n'était que de boue; mais elle s'atintela bien proprement avec celui de cette dame du Pont-Tournant, en sorte qu'il n'y paraissait pas.

Comme elle était toute honteuse, nous at-

tendons que la cohue fût passée, et puis elle avait peur de la grêlée, qui lui avait dit qu'elle n'en était pas encore quitte, et que sa tante le saurait, et pas plus tard qu'à ce soir.

Sur les dix heures du soir, je mets mes chevaux et mes coussins, et nous allons grand train dans la rue des Cordeliers, où demeurait Godiche. Mes camarades étaient à côté de moi; puis je ramène M. de l'Aulne à l'Apport-Paris, où il me donna encore un gros écu, et vingt-quatre sols pour le rogome, que nous lavons chez M. de Capelain.

Il y a bien apparence que la tante de Mamzelle Godiche lui aura chanté le *Te Deon* raboteux; mais il paraît qu'elle s'est fichée de ça; car je l'ai vue, du-depuis, sur le pied français, et je l'ai menée bien souvent avec des plumets galonnés.

Elle m'a bien reconnu depuis ce temps-là; et j'avais toujours pour boire avec elle, car, quoiqu'elle fût avec des gens du haut style, elle n'en était pas plus fière envers mon égard.





HISTOIRE DE M. BORDEREAU

Commis à la Douane

AVEC MADAME MINUTIN

M. Périgord, mon pays, pour qui je menais le carrosse, étant mort, sa veuve se défit de tout, de sorte que me voilà sur le pavé. J'allai me proposer à un de mes amis qui louait des remises dans la rue des Grands-Augustins. Comme j'avais un bon habit sur le corps, il me donna un équipage à mener. J'allais, tous les jours l'après-dînée, prendre M. Bordereau, qui était un des gros de la Douane, chez lui, pour le mener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et presque toujours avec des dames, que ce n'était pas de la guenille.

Un jour, je le mène au bout du cul-de-sac de l'Orangerie, d'où il entre dans les Tuileries, et nous restons à jaser, son laquais et moi, de choses et d'autres; et comme il me disait souvent les tenants et aboutissants des maîtresses de son maître, qui en avait tous les jours de nouvelles, je lui demandai s'il connaissait celle que nous venions chercher, et où je la mènerais.

« Je n'en sais, ma foi, rien ! répondit La Fleur (c'était son nom) ; tout ce que je sais, c'est qu'il est venu ce matin une espèce de femme de chambre qui a été longtemps avec lui, et qui lui a dit, en sortant, que sa maîtresse se trouverait aux Tuileries sur les quatre heures du soir. »

A peine La Fleur avait-il fini, que nous voyons M. Bordereau avec deux dames qui le suivaient, dont La Fleur en reconnut une pour la femme de chambre de ce matin.

Quand ils sont dans l'équipage, ils ne savent où aller. A la fin pourtant, c'est à la foire Saint-Laurent où je les débarque. Après que le laquais les a conduits dans le jeu de l'Opéra - Comique, il vient me retrouver ; je me range, et donne mes chevaux à garder ; de là nous allons tous les deux nous

promener et boire un coup dans la foire.

Quand le jeu est prêt à finir, La Fleur va trouver son maître, et moi mes chevaux; puis il vient me redire après, que je ne m'impatiente pas, parce que M. Bordereau va souper avec sa compagnie chez Dubois; je redonne encore mes chevaux à garder, et je vas le retrouver dans ledit endroit, parce que là ce n'est pas la manière que les laquais servent à table.

Nous nous attendions bien, La Fleur et moi, à souper des restes, quand ils seraient au dessert; mais nous manquâmes de faire des croix de Malte, comme vous allez voir.

Mme Dubois avait mis M. Bordereau et ces dames dans une salle à rideaux au fond du jardin. On apporte le souper, et nos gens faisaient bonne chère, quand voilà qu'il arrive un milord d'Angleterre avec Mlle Tonton, de l'Opéra-Comique, une de ses amies, et un bourgeois de leur compagnie, vêtu de noir. Tout cela demande aussi à souper, et on les campe dans un petit cabinet vitré, à l'entrée du jardin.

En attendant les restes pour souper, nous nous amusions, La Fleur et moi, à creuser une bouteille de vin, sur le compte de notre

bourgeois, dans un cabinet auprès de la salle; et dans ce temps-là, M. Bordereau et Mlle Tonton, qui avaient envie de quelque chose, sortent chacun de leur endroit pour aller dans un coin, de sorte qu'ils se rencontrent nez à nez au beau clair de la lune.

La Fleur m'avait dit, en voyant entrer Mlle Tonton, que son maitre l'avait eue de louage, mais qu'il l'avait quittée à cause qu'elle le menait un train de chasse.

Mlle Tonton reconnut tout d'un coup mon bourgeois, et elle lui dit, de façon que nous l'entendions :

« Ah! ah! c'est vous, Monsieur Bordereau! Eh mais, vous n'êtes pas ici tout seul. Vous y soupez donc? C'est fort bien fait à vous; laquelle de nos sœurs est de la partie? Car vous êtes un coureur de biches.

— Je n'en connais point, Mademoiselle, répond M. Bordereau, depuis que je ne cours plus après vous.

— Vous êtes un insolent, mon gros ami, répliqua l'autre; et peu s'en faut que, pour payer l'insulte que vous me faites, je ne vous fasse donner une volée de coups de bâton.

— Vous avez donc là quelque faraud? dit M. Bordereau.

— Oui, oui, j'en ai, petit faquin de commis, et tu vas le voir! »

Alors elle se mit à crier à pleine tête :

« A moi, Milord, à moi! On m'insulte! »

Tout aussitôt voilà le Milord, l'autre fille et ce monsieur qui accourent pour voir ce que c'est.

« Vengez-nous, Milord, dit Tonton, d'un misérable caissier qui ose me traiter comme une malheureuse, et vous comme un gredin! Allons donc, Milord, allons donc! disait-elle en le poussant, et voyant qu'il ne se mouvait guère; donnez-lui vingt coups de barre!

— Vous êtes un sot! » dit tranquillement l'Anglais à M. Bordereau.

Il allait s'en aller après cela; mais Mlle Tonton le retint, en lui disant :

« Comment, Milord, est-ce ainsi que vous soutenez la réputation des dames?

— Que voulez-vous que je fasse, Mam'zelle? lui dit-il. Quand j'aurai coupé son visage à cet homme, vous serez toujours une danseuse de l'Opéra-Comique. »

Tonton allait lui répondre sur le bon ton,

quand nous entendons un bacchanal du diable dans la salle, où l'on cassait les bouteilles, les verres, et qu'on faisait voler les plats dans le jardin. C'était l'habillé de noir qui faisait tapage, à cause qu'il était le mari de la dame de mon bourgeois. On entre comme il donnait des coups de pied au cul, et des noms qui n'étaient ni beaux ni honnêtes, à la chambrière de sa femme, qui chiait des yeux dans un coin.

Cette querelle-là fit cesser l'autre.

« Cela est plaisant! dit Tonton, qui ne pensait plus à son affront. Comment, Monsieur Minutin, les femmes de notaires courent donc le marché des filles du monde? »

Ce mot-là fit élever le mari comme une soupe au lait; il voulait se jeter sur sa femme; mais M. et Mme Dubois, qui avaient peur du scandale, à cause de la police, se jettent sur lui, et vous le prennent à brasse-corps, qu'il ne pouvait plus remuer que la langue, qui disait les plus belles choses du monde.

A la fin, pourtant, il s'apaise petit à petit, parce que Mme Dubois lui remontre en douceur qu'il a tort encore plus que sa femme, qui n'était là que pour la première fois, tan-

dis qu'il y venait tous les jours avec le tiers et le quart.

Pour toute conclusion du bacchanal, on rapporte du vin, et on fait boire l'homme et la femme pour les repatrier ensemble. M. Bordereau dit son nom à M. Minutin et offre de lui faire plaisir à la Douane et ailleurs, quand il aura besoin de son coffre-fort :

« Ne prenez point d'ombrage de tout ceci, Monsieur Minutin, dit mon bourgeois ; car, en vérité il n'y a pas de mal. J'ai vu avant-hier Madame votre épouse, pour la première fois, par hasard, à la Comédie ; nous avons parlé de l'Opéra-Comique, et elle m'a fait l'honneur d'en accepter une partie. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire agréer le souper que vous avez jeté par terre ; mais il en faut commander un autre, car apparemment vous avez faim.

— Oh ! point du tout, Monsieur, dit le notaire ; mais c'est qu'en vérité, si on vient à savoir cela, je suis tout à fait perdu dans le corps.

— N'ayez pas peur, allez, Monsieur ! dit Mme Dubois ; je ferai en sorte que Mlle Tonton et sa camarade n'en parlent point. Je sais comment je m'y prendrai pour les faire

taire. A l'égard du milord, c'est un baragouineux qu'on ne croira pas, quand une femme comme moi parlera tout au contraire de lui. »

Le Milord et les deux filles étaient déjà rentrés dans le cabinet, sans s'embarrasser du notaire, quand ils avaient vu que le grabuge s'apaisait; Mlle Tonton, qui n'avait non plus de fiel qu'un pigeon, trouvait que le souper de quatre était excellent pour trois.

Le nouveau souper venu, on se mit à table; et comme il n'y avait plus rien à dire en particulier, La Fleur et moi, on nous fit servir, et c'est là que s'est fait la conversation et l'accommodement que vous allez voir.

J'avais écrit cela, comme le reste, à ma manière; mais comme chacun parlait à son tour, cela faisait un embrouillamini de dit-il, répondit-il, répliqua-t-il, ajouta-t-il, continua-t-il, de façon que je n'y connaissais rien moi-même. Cela m'embarrassait beaucoup; mais mon écrivain du Charnier m'a donné une ouverture pour éviter l'embrouille: c'est de coucher sur le papier ce discours-là par demandes et par réponses, tout comme quand on vous parle à la Comédie; c'est ce que je vais faire; retenez bien seulement

qu'ils ne sont que trois qui parlent, parce que la chambrière, La Fleur et moi, nous écoutons sans souffler le mot.

Voilà comment cela a commencé par M. Bordereau.

M. BORDEREAU

En vérité, Monsieur Minutin, je suis charmé d'avoir fait la connaissance d'un homme comme vous; je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger.

M. MINUTIN

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur; j'accepte, de tout mon cœur, vos offres de service. Le temps est si dur, qu'on ne peut se soutenir sans le secours de ses amis; et surtout dans nos charges; c'est pourquoi nous voyons tant de mes confrères faire la culbute.

M. BORDEREAU

Cela est vrai, au moins, ce que vous dites, Monsieur Minutin; mais aussi on dit que vous le prenez sur un ton si haut...

M. MINUTIN

Comment voulez-vous faire autrement? Ne faut-il pas soutenir noblesse? Savez-vous ce qui nous tue? C'est la dépense de nos femmes.

MADAME MINUTIN

Mon petit nez, je ne dois pas être comprise dans le nombre.

M. MINUTIN

Tout comme une autre, Madame Minutin, tout comme une autre.

MADAME MINUTIN

Voudriez-vous que j'allasse comme une procureuse ?

M. BORDEREAU

Fi donc !

M. MINUTIN

Il faut aller selon son état; il semble que vous ne vous souveniez plus de ce que nous avons été.

M. BORDEREAU

Je serais bien aise de savoir cela, si cela ne vous faisait point de peine.

M. MINUTIN

Point du tout ; je ne suis point de ces gens qui cachent ce qu'ils ont été, après avoir fait fortune.

M. BORDEREAU

Cela est bien glorieux pour vous. Pardi, contez-nous donc un peu votre histoire, Monsieur Minutin ; je parierais cent pistoles qu'elle nous ferait rire.

M. MINUTIN

A la bonne heure, je vais donc vous exposer...

MADAME MINUTIN

Non, non, laissez-moi exposer à Monsieur...

M. BORDEREAU

Oui, je crois que ce sera plus drôle de la part de Madame.

M. MINUTIN

Il faut donc la laisser jouir de ses privilèges, au désir de la coutume de Paris.

M. BORDEREAU

Je vous aime de cette humeur, M. Minutin... Je crois que nous ferons de bonnes affaires ensemble; car je suis quelquefois un croustilleux corps, tels que vous me voyez. Allons, à nos santés! Aussi bien c'est trop parler sans boire. Du vin comme de l'eau! Commencez, Madame, s'il vous plaît; j'écoute de toutes mes oreilles.

MADAME MINUTIN

C'est au hasard que nous devons notre fortune. Avant mon mariage, je n'étais qu'une simple grisette, fille de boutique chez une marchande de modes, de la rue Saint-Honoré. J'ai, comme vous voyez, un visage

assez mettable ; c'était toute ma ressource. M. Minutin était alors chancelier de la basoche. Fille de boutique et clerc font volontiers connaissance. A la première vue de Monsieur, l'amour fit évanouir les espérances de fortune que j'avais fondées sur mes attraits. Tous deux libres, et n'ayant à rendre compte de nos actions à personne, nous nous crûmes en droit de disposer pleinement de nous. Je plantai là ma marchande ; il fit banqueroute à la basoche, et le Port-à-l'Anglais vit allumer le flambeau de notre hyménée.

M. BORDEREAU

C'était, ma foi, bien s'y prendre !

MADAME MINUTIN

Les agréments dont nous étions, pour ainsi dire, pétris l'un et l'autre, ne nous faisaient pas vivre plus à l'aise.

M. BORDEREAU

Cela se peut-il ?

M. MINUTIN

Rien n'est plus certain.

M. BORDEREAU

Si je vous avais connu dans ce temps-là, vous n'auriez pas été si en peine ; je vous aurais fait avoir une belle commission,

et vous seriez peut-être comme moi à présent. Je n'ai pourtant jamais été marié; mais c'est que je me suis poussé d'un autre côté.

M. MINUTIN

J'étais trop jaloux de ma femme pour en faire une ressource. J'eus recours aux expédients; quelques-uns me réussirent, d'autres me manquèrent. Je me mis enfin solliciteur de procès. Un usurier se réfugia chez moi, avec ses larcins; je les recueillis l'un et l'autre. On instruisait le procès du fugitif, quand une voisine babillarde le décela. La justice se transporta dans mon domicile, s'empara de l'homme, et me laissa les effets. L'accusé mourut en prison, et comme, à sa mort, il avait gardé le *tacet*, je me trouvai habile à succéder.

M. BORDEREAU

Ah! ah! il est bon là; c'était un modèle de conduite pour les dépôts.

M. MINUTIN

Ma femme ayant toujours eu de l'ambition, pour la satisfaire, j'entrai dans le corps brillant des notaires de Paris.

M. BORDEREAU

Que cela est louable!

M. MINUTIN

Oui, mais elle me ruine par une dépense excessive. Considérez son vêtement ; est-ce celui d'une bourgeoise ?

MADAME MINUTIN

Ah ! je demande réparation pour le corps.

M. BORDEREAU

Bon, on en a bien besoin ; est-ce qu'on ne sait pas qu'une notaresse n'est pas une bourgeoise ? D'où venez-vous donc, pour ne pas savoir cela, Monsieur Minutin ?

MADAME MINUTIN

Il n'a jamais su tenir son rang.

M. BORDEREAU

Oh ! notre ami, il ne faut pas se laisser manger la laine sur le dos. Quelque jour je vous conterai un différend que j'ai eu avec un de nos directeurs. Oh ! dame ! je lui fis bien voir, en plein bureau, que son encre n'était pas reluisante : il ne faut pas se jouer à moi ; quand une fois je m'y mets, je ne suis pas tendre.

M. MINUTIN

Ce n'est pas tout à fait l'air dont elle se met qui me fait de la peine ; c'est qu'elle voit un certain monde qui ne me plaît pas.

M. BORDEREAU

Ah ! cela est tout différent.

MADAME MINUTIN

Eh ! mais, mais, Monsieur Minutin, vous n'y pensez pas ; je ne puis me renfermer ni dans ma famille ni dans la vôtre ; nous n'en connaissons pas. Je fraye avec les gens de ma volée. M'a-t-on jamais vue, par exemple, vous faire l'affront de me faufiler avec des procureuses, des avocates ?

M. MINUTIN

Je sais que vous ne vous encanaillez pas ; je ne me plains pas des gens que vous voyez : ce n'est que la façon de les voir.

M. BORDEREAU

Oh ! c'est autre chose.

MADAME MINUTIN

Qu'a donc de répréhensible ma manière d'agir ?

M. MINUTIN

Comptez-vous pour rien d'aller scandaleusement aux spectacles et aux promenades, avec des mousquetaires et des abbés ?

M. BORDEREAU

Celui-là est un peu fort.

M. MINUTIN

Paraître en public, avec des gens de



« Vous êtes un sot ! »
(Page 30.)

cette espèce, c'est vouloir se décrier à plaisir; et nous sommes solidaires en réputation.

M. BORDEREAU

Il a raison.

M. MINUTIN

Voyez-les au logis, Madame, voyez-les au logis!

M. BORDEREAU

Il y a encore quelque chose à dire à cela; mais cela viendra avec le temps. Avez-vous encore quelque chose sur l'estomac?

M. MINUTIN

Monsieur Bordereau, vous êtes mon ami?

M. BORDEREAU

Touchez là.

M. MINUTIN

Il faut donc vous ouvrir mon cœur. Je ne suis rien moins que jaloux; mais je suis ruiné. J'en impose encore au public par un faste éblouissant; mais, dans peu, on me verra donner du nez en terre.

M. BORDEREAU

Eh bien! mon ami, nous vous soutiendrons.

M. MINUTIN

Je n'aurais pas tout-à-fait besoin du

secours de mes amis, si Madame Minutin voulait associer sa pratique à la mienne.

M. BORDEREAU

Ah! ah! est-ce qu'on passe aussi des actes par devant Madame?

MADAME MINUTIN

Que voulez-vous dire?

M. MINUTIN

Vous m'entendez : votre pension ne peut suffire pour vos plaisirs et vos habits; il faut bien qu'il vous vienne de l'argent de quelqu'autre part.

MADAME MINUTIN

Mais je gagne beaucoup au jeu.

M. BORDEREAU

Cela se peut sans miracle.

M. MINUTIN

D'accord; mais quand la femme donne à jouer, il ne reste ordinairement au mari que les vieilles cartes et les cornets.

M. BORDEREAU

Ne parlons pas de cela.

M. MINUTIN

Tenez, Madame Minutin, je ne suis plus jeune; et, à certain âge, on se défait de beaucoup de préjugés; faisons bourse commune:

mettez le produit de vos actes dans *l'esquipot.*

MADAME MINUTIN

Mais, Monsieur Minutin...

M. BORDEREAU

Vous y perdriez, peut-être; il faut que l'étude du premier étage aille mieux que celle du rez-de-chaussée. On peut trouver une façon de vous accorder; rapportez en caisse le produit de deux études, et M. Minutin fera la dépense de la maison.

M. MINUTIN

Il n'est rien que je ne fasse pour soutenir l'honneur du corps. Y consentez-vous, ma femme?

MADAME MINUTIN

Soit!

M. MINUTIN

Ah! que je vais bien morguer mes confrères!

M. BORDEREAU

N'allez pas garder minute de cet acte-là, au moins! Pour peu qu'une bourgeoise fût passable, elle aurait bien l'ambition de parvenir aux honneurs du tabellionnat. Au reste, Monsieur Minutin, mon ami, comptez toujours sur moi. Il faut qu'au pre-

mier jour j'aille sans façon manger votre gigot.

M. MINUTIN

Nous ne vous ferons pas l'affront de vous faire manger avec les clercs. »

Quand tout fut arrangé de la manière que je viens de le dire, il était une heure après minuit, ce qui fit que M. Bordereau demanda la carte, qu'il paya tout de suite sans marchander. Mme Dubois lui demanda si c'était lui ou ce monsieur qui payerait les débris des bouteilles, des verres et des assiettes cassées.

« Plaisante gueuserie, dit M. Bordereau, pour en aller étourdir la tête de cet honnête homme! Combien faut-il pour tout cela?

— En conscience, répondit Mme Dubois, cela vaudrait cinquante francs pour un autre; mais, comme c'est vous qui payez, je me contenterai de deux louis, et c'est le prix courant; vous concevez bien que je ne gagne rien là-dessus. »

M. Bordereau allonge deux louis; on monte dans l'équipage, et je ramène tout le monde, chacun chez eux.

Du-depuis, j'ai souvent mené Mme Mi-

nutin et M. Bordereau à sa petite maison au fauxbourg Saint-Antoine, où M. Minutin venait les trouver le soir, jusqu'à ce qu'un beau matin, mon bourgeois fit un trou à la lune, dont il a emporté à mon maitre près d'un mois de louage de son remise, et ce qu'il me donnait pour boire.

Je crois que M. Minutin l'est allé trouver; car il a déménagé sa boutique, si tellement, qu'il n'y a laissé que des paperasses.





HISTOIRE

des

BONNES FORTUNES

DE M. LE CHEVALIER DE BRILLANTIN

Un de mes amis, qui était cocher bourgeois, me proposa un jour d'entrer au service de M. le chevalier de Brillantin, pour mener sa diligence; et je donnais là-dedans, parce que je ne savais pas ce qu'en vaut l'aune. C'est la plus fichue condition qu'on puisse imaginer.

Je me souviendrai toujours qu'un matin, qu'il y avait tout plein de créanciers dans son antichambre, il donna des coups de bâton aux uns, des coups de pied dans le cul aux autres; de façon que, comme par

son commandement, j'avais aidé à les mettre dehors, ils se mirent cinq ou six après moi, dans la rue, où ils m'équipèrent en enfant de bonne maison : cela fit qu'avec les coups de plat d'épée qu'il me donnait en particulier, je le laissai là ; et puis, affûtte-toi, mène les chevaux qui voudra !

Dans les commencements que j'étais à son service, je ne savais pas encore le trantran de son allure ; c'est pourquoi, une fois qu'il sortait de l'Opéra, et qu'il y avait bien du monde à la porte, il me dit tout haut :

« Chez la marquise !

— Quelle marquise ? lui dis-je.

— Chez la marquise où j'ai dîné, répondit-il.

— Ah ! ce lui fis-je, dans la rue de la Huchette, je sais où c'est ! »

Cette réponse fit rire tout ce qui était là ; et si pourtant on ne savait pas que c'était une couturière. Ça n'importe ; en descendant du carrosse, il me promit vingt coups de bâton, quand nous serions à la maison ; je ne les ai pas comptés, mais si je l'avais laissé faire, du train qu'il y allait... la peste... mais ça m'apprit à vivre. Le lendemain, le valet de chambre et le laquais

me dirent son allure, et je n'y fus plus attrapé.

M. le chevalier avait trois ou quatre femelles, tant coiffeuses que couturières et autres, dont il faisait des marquises et des comtesses dans le monde. Leurs appartements étaient toujours au quatrième étage. Il n'y a pas de tapissier qui sache mieux meubler une chambre que lui, et à peu de frais. D'une tapisserie de l'histoire de Bergame, il vous en fait une haute-lisse, et de chaises de paille, des fauteuils de damas; les habits et les diamants ne lui coûtent pas plus: on peut dire que c'est un bel instrument que sa langue.

Du reste, il en fait accroire à tout le monde, et quelquefois il joue des jeux si drôles, qu'on ne peut pas s'empêcher de rire; vous allez voir.

Un soir qu'il soupait au faubourg Saint-Germain, avec plusieurs de ses amis, La Roche, son valet de chambre, va l'avertir, au milieu du souper, que je suis en bas avec son petit carrosse gris et ses chevaux de nuit. Aussitôt il dit tout bas, que toute la table l'entendit, à un de ces messieurs, qu'il va à un rendez-vous, et qu'ils n'ont qu'à toujours

se réjouir en l'attendant, parce qu'une petite heure fera son affaire.

Il monte en me disant :

« Au marais, à toutes jambes! »

Et je le mène à l'ordinaire, grand train; mais il me fait arrêter au bout de la rue, pour me dire d'aller, au pas, à la place aux Veaux.

Quand nous y sommes arrivés, il descend pour regarder de quel côté venait le vent. Moi, je ne savais ce que cela voulait dire; comme il vit qu'il ne ventait pas, il se mit à taponner toute sa frisure, à se peigner avec ses doigts, en un mot, à s'ébouriffer tout au mieux; après il se déboutonne, puis se reboutonne tout de travers; il déroule ses bas, chiffonne ses manchettes, ôte le bouton d'une, se met du rouge au bout du nez, arrache sa mouche du front, se marche sur les pieds; enfin, il se met comme en revenant du pillage.

Quand cette farce-là eut duré environ une demi-heure, il remonte et m'ordonne d'aller doucement jusqu'à cent pas de la maison où étaient ces messieurs, et d'entrer dans la cour à toute bride. Son laquais, La France, m'a dit qu'il était arrivé dans la chambre tout essoufflé, et qu'il avait dit à ses amis que ça

n'avait pas été sans bien de la peine, comme il y paraissait, qu'il était venu à bout de la petite duchesse.

Il a fait cent tours pareils, qu'on prenait pour argent comptant; mais il lui arriva, une fois, une vilaine catastrophe avec une vraie présidente de campagne; c'est la bonne fortune la plus relevée qu'il ait eue, si tant est qu'on veuille l'appeler bonne fortune, à cause de la façon dont cela tourna. Si elle avait bien fini, M. le chevalier n'aurait pas manqué de s'en vanter; et puisqu'il faisait de ses couturières des duchesses, il aurait fait de Mme la présidente au moins une impératrice.

Après tout, c'était aussi belle catin que beau robin, car Mme la présidente lui ressemblait presque pour les façons. Elle avait été quelquefois à la cour, quand tout le monde y va voir jouer les eaux à la Saint-Louis et à la procession des Cordons bleus. Avec ça que comme elle avait vu des duchesses de condition, et autres, à l'Opéra ou ailleurs, elle en avait pris les manières aisées.

Ils se faisaient donc accroire tous les deux que des vessies étaient des lanternes; en sorte

que Mme la présidente promit de venir souper, un soir, à la petite maison de M. le chevalier. Elle aurait bien voulu que c'eût été à la sienne, à elle-même, car elle était outillée de tout ce qu'il faut pour les rendez-vous; mais elle l'avait prêtée à une de ses amies, qui faisait comme si elle avait été à elle.

Mme la présidente arriva la première, comme cela se pratique aujourd'hui; et quand M. le chevalier fût venu, ils se mettent à souper tête-à-tête, comme des fourbisseurs. Pour moi, après avoir bu deux coups d'une main et autant de l'autre, je vais chercher à roupiller un somme dans le jardin, à la belle étoile.

Il y avait près d'une heure que je tapais de l'œil au mieux, quand je m'entends réveiller par deux voix qui parlaient auprès de moi. On voyait clair comme dans un four; mais je reconnus bien la parole de M. le chevalier, qui assurait Mme la présidente, qu'il n'avait aimé personne comme elle.

« Chevalier, lui répondait-on, vous hasardez beaucoup; un homme aussi répandu que vous l'êtes, a dû ressentir de grandes passions.

— Il est vrai, reprenait mon maître, et je ne suis pas assez sot pour en disconvenir; mais je vous jure en honneur que je n'ai jamais été aussi vivement amoureux que je le suis à cette heure!

— Et voilà justement, dit la présidente, cette vivacité que j'appréhende; vous n'ignorez pas, Chevalier, que je suis veuve, et encore assez jeune pour appréhender de compromettre ma réputation.

— Je vous jure, reprenait mon maître, qu'elle ne court aucun risque avec moi, et que je saurai la ménager. Allons, ma reine, plus de résistance! Rendez-vous aux empressements du plus amoureux de tous les hommes! »

La conversation finit là pour un petit bout de temps; car, un moment après, Mme la présidente dit à moitié bas :

« Eh! mais, Chevalier, vous n'y pensez pas? Vous me prenez apparemment pour une grisette... Vous n'avez nulle considération... Otez-vous; cela est horrible... C'est malgré moi, je vous assure... Vous m'assommez... Vous aviez bien raison de dire que ma réputation ne courrait point des risques avec vous... Retournez d'où vous venez... Vous

êtes un insolent... On n'en use pas ainsi avec une femme de ma qualité ! »

Je m'aperçus bien que la présidente s'était dépêtrée de M. le chevalier, car elle demanda son carrosse, et, malgré tout ce que pût faire mon maître, elle monta dedans, et le laissa là avec sa courte honte.

Cette affaire-là lui fit bien de la peine ; et comme il avait, outre cela, besoin d'argent, nous allâmes auprès d'Orléans, où il avait des lettres pour en ramasser. Il y avait dans le village une jeune fille fort jolie, qui avait demeuré à Paris fort longtemps, avec sa marraine, qui l'avait prise en amitié auprès d'elle ; mais comme elle était venue à mourir, Javotte était retournée avec sa mère, pour rester dans le pays, ce qui ne lui plaisait guère.

La Roche, qui était au fait de la commission, tournevirait cette jeunesse, pour la faire tomber dans les filets de son maître ; il lui avait fait accroire que, si elle voulait l'épouser en mariage, il demanderait son congé de valet de chambre, pour être concierge du château, ou pour aller vivre à Paris à louer des chambres garnies.

La fille, qui était futée, aimait mieux l'un

que l'autre, parce qu'à Paris on a une bien meilleure liberté que non pas à la campagne. Avec tout cela, elle voyait bien qu'il avait peut-être envie de l'attraper, ce qui faisait qu'elle ne croyait pas la moitié de ce qu'il lui disait. Je voyais bien la manigance de La Roche; j'avais envie de découvrir à Javotte la mèche du panneau où on voulait la faire tomber; mais j'avais peur aussi que, si cela venait à être su de M. le chevalier, je lui payerais tôt ou tard. J'étais donc bien embarrassé comment m'y prendre quand, un beau jour que j'étais dans le parc à faire je ne sais pas quoi, je vis passer la Javotte et La Roche, qui allait après elle; je les suis à pas de loup, jusqu'à un petit endroit où ils s'assirent sur l'herbe; je me cache derrière un buisson, d'où j'entends toute leur conversation, que voilà, comme je l'ai retenue, en propres termes, mot à mot.

La Roche lui disait :

« Pourquoi ne vouloir pas croire ce que je vous dis des bontés que mon maître a pour moi? Il ne me laissera jamais manquer de rien; et il me disait encore hier que si j'avais le bonheur de vous épouser, il ne prétendait pas que je me retirasse de son service,

comme j'en avais formé le dessein. Le sien est que vous demeuriez ici, dans le château; votre logement est marqué : c'est dans l'aile gauche, du côté du petit bois, parce qu'il trouve qu'il est nécessaire que je sois logé auprès de lui, et naturel que vous soyez avec moi. Cependant nous aurons une chambre séparée, afin de me trouver plus à portée de mon service, et pour ne pas interrompre votre repos, quand, par hasard, dans la nuit, il aura besoin de moi.

— Ces mesures-là, répondit Javotte, qui voyait bien ce qui en était, sont bien prises; je crois que qui les dérangerait vous ferait grand dépit.

— Ce ne serait, répliqua La Roche, que par rapport à M. le chevalier, qui mérite toutes sortes d'attentions; si vous saviez jusqu'où s'étendent ses bontés pour moi, avec quelle amitié il m'assure qu'il veut travailler à ma fortune... Vous verrez, vous verrez de quel air il s'y prendra; je suis persuadé que vous en serez surprise.

— Point du tout, dit Javotte, je m'y attends, et que vous la méritez cette fortune, par toutes vos complaisances. Mais, dites-moi une chose : si je deviens votre épouse, ne

faudra-t-il pas que je fournisse aussi mon contingent de complaisance?

— Je crois vous entendre, répondit le valet de chambre en riant un peu; celle qu'il pourrait exiger de vous ne doit vous causer aucune inquiétude par rapport à moi. Et quoique je vous aime chèrement, j'ai trop de bon sens pour donner dans l'erreur commune. Non, non, je ne suis pas assez fat pour me mettre en tête que vous ne puissiez plaire qu'à moi. Un homme serait ridicule de vouloir que sa femme ne fût belle qu'à ses yeux.

— Ah! je vous entends, répondit Javotte, vous seriez homme à vous prêter à certains petits desseins que M. le chevalier pourrait avoir sur ma personne.

— Ayez meilleure opinion de moi! répliqua vitement La Roche. Cependant je crois qu'on peut, sans pécher contre l'exacte bienséance, ne pas s'arrêter à cent petitesses qui ne valent pas qu'on y pense, et sur lesquelles cependant le commun des maris se gendarme. Je m'explique : je nous suppose mariés; M. le chevalier vous a vue; il sait que vous êtes belle, et il le verra de plus près, quand nous serons unis. Je le connais

pour un conteur de fleurettes, et c'est tout. Le bon seigneur n'en demande pas davantage : il vous cajolera sur votre beauté, sur vos agréments, que sais-je moi? sur mille choses, qui le plus souvent échappent à un mari. Eh bien! irai-je sottement me fâcher de ce qu'il est poli, galant, de ce qu'il vous trouve de son goût? Ce n'est pas ma faute. Je ne le lui ai pas dit, pas fait remarquer. Entre nous, n'aurais-je pas mauvaise grâce de faire le jaloux pour une bagatelle qu'il vous aura dite en passant, bagatelle qui, en effet, n'en est qu'une qui ne porte nul coup? Galanterie que vous dira le premier qui vous verra; car ce que je vous dis de lui, je le dis de tout le monde. Les hommes se sont fait une habitude de débiter la fleurette, et les femmes de s'en repaitre avidement. Pourquoi s'opposer au torrent, à un usage établi et, pour ainsi dire, généralement reçu? En vérité, Mademoiselle, ce serait être ridicule de gaieté de cœur! Si j'en suis cru, je serai le maitre, sur cet article, dans mon ménage.

— C'est-à-dire, répondit Javotte, que vous comptez avoir toute l'autorité, et me faire partager le déshonneur.

— Le déshonneur! reprit La Roche, ex-

pression vague, que chacun interprète à sa manière, et que personne n'entend au juste, pour lui vouloir donner trop d'étendue. Je n'ai pas plus d'esprit qu'un autre; mais un gros bon sens m'enseigne à faire peu de cas d'une chose d'elle-même si chimérique, qu'étant réalisée elle ne produit aucun mal effectif. Cependant il y a des gens assez sots pour s'en formaliser, et pour publier les visions qu'enfantent d'autres visions; plus un homme fait voir clairement qu'il est un sot, moins il passe pour l'être. N'est-ce pas bien entendre ses intérêts? Quoi! parce qu'il a plu à quelques cerveaux creux de rendre les femmes dépositaires de ce qu'on appelle notre honneur, il faut crier au voleur, quand elles le laissent échapper! On veut que j'aille publiquement demander raison d'un mal dont je ne me serais jamais plaint, si mon voisin, que la chose n'intéresse point du tout, ne s'avisait pas de s'en formaliser pour moi?

— Les maris de votre espèce, dit Javotte, devraient faire imprimer cette morale-là.

— Pensez-vous, répliqua La Roche, que les femmes eussent tort de contribuer aux frais de l'impression? Elles y ont autant et même plus d'intérêt que nous. Je vais vous

le prouver, ajouta-t-il, en retenant Javotte, qui voulait s'en aller, si vous voulez me prêter un moment d'attention. »

Et, sans attendre de réponse, il continua :

« Quand nous vous avons confié la garde de notre honneur, nous savions que vous le défendriez mal ; et, par un raffinement de sottise, oui, de sottise, c'est le terme convenable, nous avons mis en œuvre toutes les ruses dont on se servirait contre un ennemi dont on connaîtrait la vigilance et l'intrépidité. Nous savions bien que vous succomberiez même à de moindres efforts ; mais nous avons voulu nous mettre dans le cas de vous faire les reproches que mérite votre impertinence. Nous faisons bien pis, à la honte de notre sexe plutôt que du vôtre. Quand nous vous avons vaincues, nous nous réjouissons de votre défaite, comme si nous n'y perdions pas plus que vous ; convenez donc, Mademoiselle.....

— En voilà assez, dit Javotte en s'en allant ; je n'en veux pas entendre davantage ! »

La Roche voulait encore la retenir ; mais elle le rabroua de façon que je vis bien qu'il n'y avait rien à faire pour lui : c'est ce qui

me fit prendre la hardiesse de lui proposer de la prendre en mariage pour moi tout seul.

Je n'attendis pas plus tard que le soir même, où je la trouvai seule, et tout à la franquette je lui lâche ce que j'avais sur le cœur à son égard : elle ne me met ni dehors ni dedans, de façon que j'avais bonne espérance, d'autant plus qu'elle n'était pas à savoir que j'avais quelque chose devant moi à Paris, des profits que j'avais épargnés en menant l'équipage ; de sorte que ça faisait un petit magot bien joli pour une fille qui n'avait rien du tout.

Deux jours après, Mlle Javotte, de sa grâce, me dit qu'elle allait bientôt partir pour Paris avec sa mère, pour tâcher de trouver une bonne condition, et que, si je veux les aller trouver là, nous parlerons d'affaires.

Ce qui fut dit fut fait ; le lendemain de leur départ, je me mets à les suivre à beau pied sans lance, après avoir demandé à M. le chevalier de l'argent et mon congé ; il me donna l'un, tout sur le tas, et je cours encore après l'autre. Ça n'empêche pas que je ne rattrape mes gens à Montlhéry, d'où nous

arrivons à Paris, chez une blanchisseuse de ma connaissance, où Mlle Javotte et sa mère furent bien reçues.

Comme on ne trouve pas des conditions, d'aucunes qu'il y a, dans le pas d'un cheval, Mamzelle Javotte et sa mère furent un bout de temps sur mes crochets, que mon saint frusquin s'en allait petit à petit, je proposai le mariage pour tout de bon ; et comme la mère voyait bien que j'étais le fait de sa fille, ça fut bâti en quinze jours. La belle-mère s'en retourna au pays après la noce ; et, moi, je trouve la condition duquel je vais vous parler, et où notre femme entra par la suite.





HISTOIRE DE MADAME ALLAIN

ET DE M. L'ABBÉ ÉVRARD

Ce fut tout bonnement et par un cas forfuit du hasard que j'entrai au service de cette dame. Comme elle passait un jour sur le Pont-Neuf, un fiacre accroche son équipage si tellement fort, que son cocher tombe à bas, sans pouvoir remonter. Comme j'étais là présent en personne, je m'offre à monter sur le siège, ce qu'elle accepte. Son cocher ne pouvant plus mener depuis sa chute, elle le fit son portier; et, moi, j'ai pris sa place.

C'était une bien brave dame, veuve sans enfants, de quarante-deux ans environ, qui avait été belle femme, et qui en avait encore de beaux restes.

Il y avait dans la maison M. l'abbé Évrard, qui conduisait tout. Il était gras comme un moine, et cependant il ne mangeait guère que des petits pieds; son visage était frais et vermeil comme une rose, à cause du bon vin de Bourgogne qu'il buvait pour fortifier son estomac contre le bréviaire; il n'y avait jamais sur son habit, ni sur son chapeau de castor, la moindre petite ordure. Ah! c'était un homme bien propre.

Tout d'abord que je le vis, je le pris en amitié, car il avait l'air d'un luron; mais j'ai bien trouvé à déchanter par la suite.

Quand on est nouveau venu dans une maison, on n'en sait pas le trantran; cela fit qu'un jour je payai du vin au portier, dont j'avais pris les chevaux, pour afin qu'il m'instruise de tous les tenants et aboutissants.

Il me dit donc que Mme Allain — c'était notre maîtresse — était la meilleure femme du monde, quand on ne la contrariait point; parce que M. l'abbé lui avait appris qu'il ne fallait pas qu'un domestique dise non, quand le maître dit oui; quand même le bourgeois aurait tort, parce que le valet est un impertinent quand il a plus de raison que son maître.

Pour ce qui est d'à-l'égard de M. l'abbé, qu'il était, comme je le voyais bien par mes yeux, un gros compère qui avait tant d'esprit, qu'il n'y avait que Madame qui pût entendre quelque chose à ses discours; il en faisait à toute la maison, en manière de prône ou de sermon, les dimanches et fêtes, plutôt que d'aller à la paroisse, parce que M. Évrard disait que les prêtres de là ne savaient pas la bonne religion comme il faut.

Que Mme Barbe, la gouvernante autrefois de Mme Allain, ne faisait presque plus rien dans la maison, à cause qu'elle était vieille, que de porter tous les matins un bouillon à M. Évrard, et de lui faire son chocolat, quand il était levé, et son café de l'après-dîner; et que Madame ne voulait pas qu'elle fît œuvre de ses dix doigts que pour son service à lui.

Que Mlle Douceur, la fille de chambre, faisait tout ce qu'il fallait aux environs de Madame, excepté de bassiner le lit de M. l'abbé, l'hiver, qu'il faisait froid, et de lui mettre ses moines à côté de ses jambes, et sa boule d'étain pleine d'eau chaude aux pieds, quand il était au lit.

Que M. Coulis, le cuisinier, avait ordre de faire tout de son mieux en fricassées, et surtout en soupes; parce que M. l'abbé disait, à chaque bout de champ, que le bon potage faisait le bon estomac.

Qu'il n'y avait pas pour le présent d'officier en confitures, à cause qu'on avait renvoyé le dernier, qui ne faisait pas son métier, comme M. Évrard le voulait, qui s'y connaissait mieux que lui. On en avait mandé un de Tours et un de Rouen, pour voir à qui ferait le mieux des deux.

Enfin finale, qu'il fallait que tout le monde obéît à M. l'abbé, qui n'en faisait qu'à sa tête, comme les bonnetiers, dans la maison où il était maître de tout, jusqu'à manier l'argent de la baronne, sans compte ni mesure.

Quand je fus bien instruit de tout cela, je m'arrange là-dessus, de façon que j'obéissais plutôt à Monsieur qu'à Madame.

Malgré tout cela, je manquai pourtant d'en sortir. Un jour que j'avais un peu viné, j'avais mené M. Évrard pour prendre l'air, dans les allées de Vincennes. En revenant, comme je voulais passer plus tôt qu'un autre à la porte Saint-Antoine, nous accro-

chons tous les deux, pas bien fort pourtant, mais assez pour réveiller M. l'abbé, qui sommeillait dans le carrosse.

Il ne fut pas plus tôt arrivé à la maison, qu'il alla dire à Madame que j'étais un brutal qui ne savait pas mener, et qu'il fallait en prendre un plus doux.

Moi, qui ne savais rien de rien, je fus bien étonné, quand Madame me fait appeler, pour me signifier qu'il faut que je fasse mon paquet pour le lendemain, qu'elle prendra un autre cocher.

Je ne pus m'empêcher de demander la raison pourquoi. Et M. l'abbé me répond que c'est pour m'apprendre à ne pas accrocher, au risque de faire tuer le monde, à cause que je suis un ivrogne qui pue le vin d'une lieue.

J'étais fâché de sortir pour un si chétif sujet; mais, enfin, on ne reste pas chez le monde malgré eux. Le lendemain, comme je vas pour monter à l'appartement de M. l'abbé, et recevoir mon argent, voilà ma femme qui vient m'apporter du linge à rechanger, et je lui conte mon histoire dans la cour, que M. Évrard nous voyait par la fenêtre. Mme Guillaume se mit à pleurer de

me voir sur le pavé; moi, je la console de mon mieux, et je vas chez M. Évrard pour toucher mes noyaux.

Mon compte était tout prêt. Comme je mettais mon poussier dans ma poche, M. l'abbé me fait la grâce de me dire :

« Quelle est cette jeune femme à qui vous parliez dans la cour?

— Monsieur, vas-je lui répondre, c'est la mienne.

— Vous êtes donc marié? ce fit-il.

— Oui, Monsieur; vous n'êtes pas à le savoir, lui fis-je.

— Oh! cela change la thèse; il faut avoir de la commisération pour les gens qui ont de la famille. Combien avez-vous d'enfants?

— Celui ou celle qui va venir, lui répondis-je, sera le premier.

— C'est une raison de plus qui engage ma charité à demander grâce pour vous, dit-il; l'état dans lequel se trouve votre femme, et la misère où vous vous verriez, peut-être, bientôt plongé, étant sans condition, me font oublier vos sottises : allez, retournez à votre devoir; j'obtiendrai votre pardon. Votre femme demeure-t-elle dans le quartier?

— Tout au contraire, Monsieur, lui répondis-je; elle est vraiment bien loin.

— Mais, continua-t-il, elle doit être fatiguée de venir de si loin. Je crois qu'il y a, ici-dessus, une petite chambre où l'on pourrait la loger; elle sera plus à portée des secours que son état exige. La charité de Mme Allain s'étend sur toutes sortes de sujets indistinctement; mais il est naturel que ses domestiques soient préférés : je vais lui demander le logement de votre femme; faites toujours apporter ses petits meubles en attendant. »

Je demeurai si ébaubi, en voyant tant de bonté, que je restai comme une statue qui ne souffle pas, sans pouvoir le remercier. Dans le temps que je raconte tout cela à Mme Guillaume, notre maîtresse nous fait venir tous les deux devant elle.

Après bien des questions, et des oui, et des non, à cause que Mme Allain n'avait jamais voulu avoir de ménage chez elle, enfin, il fut arrêté que ma femme coucherait dans la petite chambre, au-dessus de M. l'abbé, et moi, dans la mienne, à l'ordinaire, dans l'écurie.

Il me parut à quelques paroles que dit

Mamzelle Douceur, qu'elle n'était pas bien contente de voir Mme Guillaume dans la maison; mais comme on ne lui demandait pas son avis, c'était à elle à se taire. Cela n'empêcha pas notre femme de venir s'y installer quelques jours après; et ce qui fit encore plus de peine à la chambrière, c'est que M. l'abbé fit manger Mme Guillaume à l'office; et, puis, quand elle fut près de son terme, on lui en portait dans sa chambre, à cause qu'elle pouvait se blesser en montant ou en descendant, de façon qu'elle était bien choyée.

J'étais si aise de voir toutes ces bonnes manières, que je me serais mis dans la glace pour Madame, et dans le feu pour M. l'abbé, qui prenaient tant de soins pour ma femme et de son fruit, qui fut une petite fille, qui vint un peu plus tôt que Mme Guillaume ne croyait; cela fit que Mme Allain ne lui donna qu'une petite layette de rien, au lieu d'une plus belle; mais M. l'abbé dit à Mme Allain qu'il n'y avait pas grand mal, parce que l'autre servirait pour le premier enfant qu'aurait notre femme.

Tout allait le mieux du monde dans la maison, où chacun était content, à l'excep-

tion de Mamzelle Douceur, qui me lâchait toujours quelques brocards en passant, sur Mme Guillaume et l'abbé. A la fin, pourtant, cela me mit martel en tête; de sorte que je me mis à les espionner pendant longtemps, sans rien voir de ce que disait Mamzelle Douceur, que je vis bien qu'elle n'était qu'une bavarde.

Un beau jour, elle crut avoir ville gagnée, en m'apportant une lettre d'amour de M. l'abbé, à ce qu'elle disait, et qu'elle avait vu tomber de la poche de ma femme; elle me la lut plus d'une fois, depuis un bout jusqu'à l'autre, sans y rien comprendre de ce qu'elle voulait qui fût dedans contre mon honneur; et vous allez voir qu'à la vérité il n'y avait rien du tout de cela, car voilà que je vous la mets devant les yeux :

« Ma très chère Sœur,

« Je goûte enfin, avec une entière suavité, le fruit de la nouvelle vie dont j'ai eu le bonheur de vous enseigner la pratique; et vous êtes prête d'entrer dans la perfection dont je vous ai vanté les douceurs ineffables. Je m'aperçois aussi, avec plaisir, que vous



Monsieur l'abbé était
étendu auprès d'elle.....
(Page 83.)

n'avez plus ces sécheresses, dont la privation ne vous causait, autrefois, que d'imparfaits embrasements du cœur ; sécheresses qui nous faisaient mutuellement désespérer de parvenir jamais à cet état de béatitude, qui fait la récompense de la vie unitive, dont nos plus grands et plus profonds docteurs nous font un si beau portrait; cependant, comme je crois ce que je sais, par ma propre expérience qu'il est bon quelquefois de s'éloigner des principes généraux, je ne saurais trop vous répéter que, pour faire cesser ces cruels combats, qui vous font ressentir encore les violentes secousses des tribulations intérieures, il faut un peu s'écarter du contemplatif, sans cependant le perdre de vue, pour donner quelque chose de plus à l'actif. Coopérez donc dorénavant avec moi, ma très-chère sœur, à la perfection de ces douces extases, dont votre tiédeur vous a privée jusqu'à présent, malgré les soins que je me suis donnés pour vous les faire goûter dans leur entière plénitude.»

« Que trouvez-vous donc à cela ? dis-je à Mamzelle Douceur, quand elle eut fini de lire. Il n'y a pas là-dedans un seul mot de

ce que vous voulez me faire accroire. C'est vraiment un bel et bon sermon, et vous voulez que je me plaigne de ce que M. l'abbé veut bien prôner notre femme? Non ferai, ma foi; au contraire, je lui en aurai obligation, toute ma vie vivante!

— Ah! puisque vous le prenez si bien, répondit-elle, il faut vous en donner encore un paquet; vous m'avez l'air de le bien porter, pauvre Monsieur Guillaume! Que vous avez l'esprit bouché! Vous n'entendez donc pas ce que ces termes-là veulent dire pour votre honneur?

— Pour mon honneur? répondis-je. Vous avez donc la berlue à l'esprit? Allez, allez, Mamzelle Douceur, tant qu'on ne parlera que comme cela à ma femme, je n'ai pas peur de loger à l'enseigne de *j'en tenons*.

— Tant mieux pour votre femme et pour votre repos, Monsieur Guillaume! me dit-elle. Mais si vous ne comprenez rien à ces mots-là, l'abbé les lui fera bien entendre. Le scélérat! Je ne sais à quoi il tient que je ne l'étrangle, cet indigne, après ce qu'il m'avait promis!... »

Et tout de suite elle s'en va en jetant quelques larmes qui ne laissèrent pas que

de me donner à penser que M. l'abbé lui avait promis plus de beurre que de pain.

J'ai eu cette idée-là dans la pensée, pendant plus de huit jours; mais une chose que j'aperçus au bout de ce temps-là me fit venir tout autre chose dans l'esprit, tant sur elle, que sur Mme Guillaume.

Un matin que j'étais dans mon grenier à l'avoine, pour la remuer, comme c'est la manière dans les cochers, pour empêcher qu'elle ne s'échauffe, je vis de dedans un coin où j'étais, par la fenêtre, M. Évrard, qui était en robe de chambre auprès du lit de Madame, et qui lui parlait de bien près à l'oreille, de façon que je ne voyais pas leurs mains, ni à l'un ni à l'autre; cela fit que je me doutai de quelque chose, avec autre chose d'une autre fois, qu'il raccommodait la jarretière de Madame, couchée sur la duchesse.

Cela me donna la curiosité de voir mieux; mais comment faire? On pouvait me voir par la fenêtre. Je songe en moi-même que Madame m'avait ordonné d'aller, tous les matins, savoir si elle se servirait de ses chevaux. C'était une bonne invention pour me couler chez elle, comme je fis tout belle-

ment. Je ne rencontre âme qui vive jusqu'à la porte de la chambre, qui était entrebâillée, de façon que je ne voyais d'un œil, dans un miroir vis-à-vis, que la moitié de ce qui se passait sur le lit; mais, en récompense, j'entendais tout ce qui s'y parlait, et c'était Mme Allain qui, dans ce temps-là, disait à M. Évrard :

« A quoi, mon cher abbé, dois-je attribuer la froideur, pour ne pas dire l'indifférence, que vous me faites éprouver depuis quelque temps?

— Moi, froid! Moi, indifférent! répondil; je ne fus jamais plus épris, plus charmé et plus en état de répondre aux bontés dont vous m'accablez! »

Et il fallait que cela fut comme il le disait, car ils ne parlaient plus, ni l'un ni l'autre, que par des paroles entrelardées de soupirs et de ah! ah! où je comprenais rien; c'est pourquoi j'allais me retirer, quand M'amzelle Douceur arrive qui me demande ce que je veux.

« Savoir si Madame sortira ce matin, lui dis-je; mais je n'ai pas osé entrer, parce que je crois qu'elle est avec M. l'abbé, en conversation sérieuse, qui ne regarde qu'eux d'eux.

— Passe encore pour elle, répondit en grognant la chambrière ; mais, pour une autre, il me le payera, ou je ne suis pas fille ! Allez, Monsieur Guillaume, continua-t-elle ; je vous ferai avertir si Madame a besoin de vous ; mais apprenez toujours de moi, en passant, qu'il ne faut pas toujours se fier aux petits collets. »

Je compris bien, par ces paroles, ce que Mamzelle Douceur voulait me faire entendre à son sujet, comme à celui de Madame. Mais je ne pouvais pas me fourrer dans la caboche qu'un abbé était capable de ces sortes de choses-là envers la maitresse et la servante : qu'il y avait assez d'une des deux pour un homme tout seul : et ce qui me passait encore, c'est que cette petite langue de serpent voulait me faire accroire, comme à un Claude, que Mme Guillaume avait part au gâteau ; d'autant plus que je savais bien encore, par moi-même, que ma femme n'était pas trop sur sa bouche de ce côté-là, et puis, d'ailleurs, que la lettre qu'il lui avait écrite ne parlait pas du tout comme ce qu'il disait à Madame.

Les jours allants et venants, comme dit l'autre, il arriva pourtant, à la fin, que

Mamzelle Douceur savait mieux que moi ce qui la regardait du còté de M. l'abbé, qui n'en agit pas bien avec elle dans cette occasion-là ; ce qui la fit aller aux oreilles de Madame, qui ne fit semblant de rien, pendant quelque temps, pour mieux jouer son jeu, comme vous verrez par après.

A l'égard de Mamzelle Douceur, elle disait, de son côté, qu'elle allait voir ses parents dans son pays; mais il y avait des gens de la maison qui savaient bien qu'elle allait être pigeon dans le colombier d'une sage-femme.

Mme Guillaume prit sa place de chambrière auprès de notre maitresse, qui la fit coucher tout auprès de sa chambre, à porte ouverte, à cause que, depuis un certain temps, elle s'imaginait de voir des esprits la nuit, dont elle avait peur; et c'était pour la rassurer, car elle ne s'en rapportait pas à M. l'abbé, qui disait qu'il n'y avait jamais eu de revenants que dans la tête des bonnes femmes. Je n'étais pas trop content de ce changement-là, qui m'empêchait d'aller voir ma femme, comme je faisais quelquefois, dans la petite chambre. Je fis enfin tant, par mon esprit, que bien souvent, la nuit,

j'allais la trouver dans son lit, par le petit escalier borgne ; et je décampais toujours près le grand matin, pour aller panser aussi mes chevaux.

Un jour pourtant, je ne sais comment cela se put faire, je m'étais endormi si fort, que je ne songeai pas à me lever, à l'ordinaire, au point du jour, que je voyais venir par la fenètre, dont je ne tirais pas le rideau. Comme il avait fait bien chaud pendant toute la nuit, je m'étais mis à l'air sur le bord du lit, comme quand on sait bien que personne ne nous verra.

En me réveillant, j'entends du bruit dans la chambre de Madame, comme de quelqu'un qui marchait : aussitôt je vois par le pied du lit que c'est Mme Allain, rien qu'avec sa chemise, qui entre où je suis ; me voyant pris, comme un renard dans un blé, je m'avise de faire le dormeur, et je fais semblant de ronfler, sans remuer ni pied ni patte, tant que Madame fut sur sa chaise percée, qui était dans un coin de la chambre, tout vis-à-vis de moi. On sait bien qu'une femme veuve a été mariée, et qu'elle n'est pas apprentisse ; c'est ce qui me fit rester comme j'étais, sans changer de posture, ni

sans faire semblant de me réveiller, pour n'avoir pas la peine de lui faire des excuses. Après tout, m'aurait-elle fait un péché d'être couché avec ma femme ?

Sitôt qu'elle fut partie, je m'en allai aussi à mon ouvrage, comme à l'ordinaire, et tout se passa, ce jour-là, à l'accoutumée.

La nuit d'après, en voulant aller voir Mme Guillaume, je trouve la petite porte fermée. Ce qui me fit penser que c'était par ordre de Madame, qui ne voulait pas que je couche avec ma femme. Cela ne me fit pas trop de plaisir. Je frappe tout doucement à la porte ; mais notre femme ne m'ouvrait pas. Je pense qu'elle est dans son premier somme ; c'est pourquoi je m'en retourne avec si peu de poisson que j'ai pris.

Le lendemain, comme j'étais après mes chevaux à cinq heures du matin, je vois Madame à sa fenêtre, qui me fait signe de monter par le grand escalier. Elle ouvre toutes les portes elle-même, et parce que j'avais mes escarpins d'écurie, elle me les fait laisser dans l'antichambre, pour ne pas faire du bruit.

Je ne savais que penser de tout ce ma-

nège, car elle n'avait qu'un petit cotillon tout court ; mais elle me dit :

« Si tu me promets de ne rien dire de ce que je vais te faire voir, tu auras tout lieu de te louer de moi. »

Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle me mena tout au travers de sa chambre, dans celle de ma femme, que je vis dans son lit, et Monsieur l'abbé étendu auprès d'elle, qui dormaient tous les deux.

Cette vision-là me surprit si fort, que quand je n'aurais pas promis à Mme Allain de ne rien dire de ce que je venais de voir, je n'aurais pas pu souffler le mot. Ma maîtresse m'entraîna jusques dans l'antichambre, dont elle ferma les portes sur nous, et puis elle me dit :

« Eh bien ! Guillaume, que penses-tu de ce que tu viens de voir ?

— Ah ! Madame, lui répondis-je, je ne m'y serais pas attendu ! Cela est bien vilain pour un homme de cet habit-là. Je n'oserai peut-être pas lui toucher, à cause de son caractère ; mais pour ma femme, qui n'en a point, je vous la rosserai, qu'elle dira bien vite holà !

— Il n'en sera ni plus ni moins, mon

pauvre Guillaume, dit-elle ; et l'éclat que tu ferais, apprendrait à tout le monde ce qu'il est bon qu'il ignore pour ton honneur et celui de ma maison ; mais ne t'inquiète de rien, je sais les moyens de me venger, et tu verras, dès aujourd'hui, comment je m'y prendrai. Achève de panser tes chevaux, et sur les neuf heures tu iras dire au révérend père Simon que je le prie de venir dîner ici aujourd'hui.

— Et qu'est-ce que fera, Madame, lui dis-je, le père Simon à tout cela ? Me remettra-t-il l'honneur sur la tête, à la place de ce que ce chien de M. l'abbé y a planté ? A présent, voyez-vous, je ne me fierai ni à prêtre ni à moine.

— Tu feras bien, répondit Madame ; je suis bien revenue des uns et des autres. Mais exécute toujours ce que je t'ordonne ; je te donne ma parole, mon cher Guillaume, que dans peu nous serons débarrassés de ce coquin d'abbé ; tu auras le plaisir de me le voir mettre à la porte.

— Vous feriez bien d'y mettre aussi ma carogne de femme ! lui répondis-je.

— Cela n'en serait peut-être pas plus mal, répliqua-t-elle ; mais prends patience, tout

ira bien. J'espère trouver moyen de te guérir bientôt du mal que je viens de te faire, en te découvrant la conduite de ta femme ; tu verras que ce sera un mal pour un bien. Attache-toi à moi, et je ferai ta fortune : je te tirerai de l'écurie pour te faire mon valet de chambre. Je ne serai pas la première femme qui se sera servie d'un grand brun comme toi. Ne dis rien de tout ceci à personne, et me laisse faire. »

Là-dessus elle me fait sortir, et rentre dans sa chambre.

On a bien raison de dire qu'il n'y a rien qui guérisse de tout mal, comme le bien : car la pensée seule de la fortune, que venait de me promettre Mme Allain, me fit presque oublier ce que je venais de voir. Et puis, d'ailleurs, quand votre femme a été capable de faire de ces écarts-là, cela diminue tellement la bonne opinion que vous devez toujours avoir d'elle, quand ce ne serait que pour vous-même, qu'il paraît qu'on ne se soucie plus qu'elle s'écarte ou non de son devoir, parce qu'elle ne vaut pas la peine qu'on l'estime, quand elle ne le mérite plus ; c'est qu'on est indifférent pour les choses dont on a raison de ne plus s'embarrasser.

Je me mis donc à prendre mon parti là-dessus, et cela fut bientôt fait, car j'y allais de bon cœur. Je n'avais plus d'envie que de voir ce qu'allait opérer le père Simon, quand il serait venu pour dîner, comme il l'avait promis quand je lui en avais parlé.

A son arrivée, M. l'abbé Évrard fit une moue longue d'une aune, car c'était sa bête. On se met à table, sans que Madame s'embarrasse de la mine de l'abbé, qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner, et il lui répondait bravement sur toutes les choses qu'il mettait en avant pour disputer; d'autant plus que Madame était du côté du révérend, contre son ordinaire, ce qui fit que la moutarde monta au nez d'Évrard, qui jette sa serviette, et s'en va, comme un fou, bouder dans sa chambre.

Cela fit un esclandre, que tout le monde qui était là, nous ne savions qu'en penser; mais Madame prit tout d'abord la balle au bond :

« Guillaume, me dit-elle, allez dire à M. Évrard que, puisqu'il reconnaît si mal l'honneur que je lui fais en l'admettant à ma table, et qu'il y manque de respect aux gens

que je considère, il me fera plaisir de n'y plus paraître dorénavant. »

Quand on m'aurait donné de l'argent, Madame ne m'aurait pas fait plus de plaisir que de me charger de cette commission, que je vas vous lui faire tout chaud.

« Ne t'aurait-elle pas aussi chargé, me répondit l'abbé, de me dire de sortir de chez elle?

— Non, lui repartis-je ; mais cela pourrait bien arriver sans miracle : quand on est chassé de la table, on ne met guère à l'être de la maison. »

Ces derniers mots que j'avais ajoutés de mon crù, et à cause de la bonne amitié que je lui portais, le mirent dans une colère qui me fit un grand plaisir : je crus qu'il m'allait battre, et je l'aurais bien voulu voir ; car je lui aurais rendu de bon cœur sur le dos le bois qu'il m'avait mis sur la tête.

Sur le soir, l'abbé envoya demander à Madame si elle voulait bien lui donner jusqu'au lendemain pour lui rendre compte de ce qu'il avait à elle ; et Mme Allain lui fit répondre qu'elle le voulait bien. De sorte que le jour d'après, il rendit son compte tant bien que mal ; mais Madame était si aise de

s'en voir dépêtrée, qu'elle ne prit pas garde à bien des petites choses, qui ne laissaient pourtant pas que d'être de conséquence.

Ses meubles furent bientôt emportés, car il n'en avait pas ; ceux de sa chambre appartenaient à la maison. A la fin il partit, et il n'y eut ni petit ni grand qui n'en fût bien aise, à l'exception de Mme Guillaume, qui ne faisait pourtant semblant de rien, mais qui n'en pensait pas moins ; car la bonne bête fit un trou à la lune deux jours après, qu'elle m'emporta ce que j'avais de plus beau et de meilleur pour courir après son abbé. Il faut qu'ils soient allés bien loin, car je n'en ai jamais eu ni vent ni voix du-depuis, et que je m'en soucie comme de Colin Tampon.

Mme Allain me donna le double pour le moins de ce que ma femme m'avait emporté, ce qui fit que je fus encore plus tôt consolé. J'eus commission de lui chercher une femme de chambre et un cocher, et je lui donnai tous les deux à ma poste.

Quoique je ne savais ni lire, ni écrire, ni chiffrer, je pris les affaires en main pour gouverner le ménage, comme avait fait l'abbé ; en sorte que tout le monde m'appe-

lait M. Guillaume, gros comme le bras, dans la maison.

Un matin qu'elle était dans son lit, et que je lui rendais compte de quelque chose, elle me va dire :

« Tu vois, Guillaume, que j'ai beaucoup de confiance en toi ; j'espère que tu ne me trahiras pas comme ce fripon d'Évrard.

— Oh ! pour cela non, Madame, ce lui fis-je, car il faudrait que je fusse un grand misérable ! »

Et là-dessus je lui baise la main d'un bras qu'elle avait hors du lit.

« Comment donc, dit-elle, tu es galant ?

— Oh ! Madame, répondis-je, je voudrais être aussi galant que vous êtes belle, afin de vous être autant agréable.

— Mais sais-tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d'amour, et que je devrais m'en fâcher ?

— Qu'est-ce que cela vous avancerait ? dis-je à mon tour. Il n'en serait ni plus ni moins, et il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je sais bien qu'un homme de mon acabit n'est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez

cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite.

— Je le veux croire, répondit-elle ; ou je serais fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n'est pas encore assez : il faut être discret.

— Oh ! n'ayez pas peur, allez, Madame ! lui dis-je ; je suis muet comme une carpe quand il le faut. »

Là-dessus elle se mit à rêver, et moi à prendre la main, puis son bras ; en sorte que je découvre la couverture, à l'endroit de son sein, qui était blanc comme de la neige. Je me hasarde à mettre un doigt dessus un, et puis toute une main, ensuite les deux sur les deux ; comme elle rêvait toujours, sans que cela la fît revenir en rien, je me hasardai de lui prendre un baiser. Oh ! c'est cela qui la fit revenir :

« Retire-toi, Guillaume ! dit-elle, en se mettant à son séant. Tu es trop hardi, ou je suis trop faible.

— Eh bien ! Madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse et à votre faiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement.

— Non, répondit-elle; aussi bien j'en-

tends ma femme de chambre : retire-toi, et surtout songe que tu ne peux me plaire que par la discrétion. »

Et comme la femme de chambre venait véritablement, je dis à Madame, en me retirant, que sur ce pied-là je comptais que mon affaire était dans le sac.

Je ne lui avais parlé, et fait ce que je viens de dire, que parce que j'avais reconnu qu'elle avait de la bonne volonté pour moi, depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mîmes toutes nos flûtes d'accord, pour vivre, par la suite, d'une bonne amitié parfaite avec toutes sortes de circonstances, les meilleures et les plus agréables ; sans que qui que ce soit s'en soit jamais aperçu au point que c'était.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu'elle m'a fait le bien dont je vis à présent à mon aise : après ce temps-là, cette bonne Dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu'à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne près de Paris, d'où j'ai appris du maitre d'école à écrire et lire dans les livres, qui m'ont fait venir l'envie d'en faire un à mon tour,

comme je vois que tout le monde s'en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à d'autres, à coup sûr : cela m'encouragera. Et qu'est-ce qui m'empêcherait, après cela, de tomber dans le bel esprit ? De plus, que sait-on ce qui peut arriver dans le monde ? Je ne suis pas plus gros qu'un autre ; et puis, d'ailleurs, la porte de l'Académie n'est-elle pas belle et grande ? En tout cas, qu'est-ce qu'on peut me reprocher ? Que j'écris comme un fiacre. Il y en a bien d'autres qui écrivent de même ; et si pourtant ils ne l'ont jamais été ?



Les épreuves d'amour

dans

LES QUATRE ÉLÉMENTS



LES ÉPREUVES D'AMOUR

dans les quatre éléments

Histoire Nouvelle

Une *dame, dont je tairai le nom, appelée Cécile, fort adonnée aux amusements de l'esprit, avait exigé d'un cavalier, qui la considérait beaucoup, une histoire de sa façon pour bouquet, en guise de discrétion qu'il avait perdue avec elle à certain jeu : dont voici comme il s'acquitta.*

Eulalie était née pour éprouver les caprices les plus singuliers de la fortune et de l'amour; sa beauté était conforme à sa naissance, et c'est tout dire. Sa vie commença d'abord au

bal de l'Opéra de Paris, où Madame sa mère se trouva dans la nécessité de la mettre au monde. Elle y fut reçue par une troupe de masques, par lesquels il s'en trouva une en sage-femme et l'autre en nourrice, qui facilitèrent beaucoup la naissance de la jeune Eulalie. D'un autre côté, le jeune Alexis naissait. C'était un cavalier qui devait être accompli, comme il le fit voir dans peu. C'était lui-même que le Ciel destinait pour causer et partager les aventures d'Eulalie; car nous naissons toujours assortis à quelque autre: la question est de nous rencontrer.

Cependant la belle Eulalie entra en nourrice comme Alexis en sortait : leur étoile commença par les faire venir frère et sœur de lait; jugez de la sympathie que cela leur donna l'un pour l'autre. Aussi peut-on avancer que ce commencement leur procura, par la suite, l'occasion de se connaître, de s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre, et de remplir leur vocation. Je passerai, s'il vous plaît, en silence toutes les gentillesses d'une enfance si charmante, qui rempliraient un volume, afin d'aller en avant dans une histoire si intéressante. Passons donc tout d'un coup à l'adolescence de ces pauvres

enfants : ce que j'en dis de pauvres enfants n'est pas qu'ils ne fussent pas accommodés des biens de la fortune pour avoir de quoi, mais c'est par rapport aux révolutions de leurs cœurs. La fortune, qui semblait conduire leur roman par la main, fit encore plus pour eux, et les rendit voisins de quartier, en sorte qu'il n'y avait que la rue entre deux. Bientôt leurs parents, qui s'étaient plu à voir l'attachement réciproque de ces deux enfants, et qui s'en faisaient un jeu, en craignirent les suites. Une brouillerie survenue à propos entre eux fut le commencement des infortunes qui tourmentèrent la vie de nos amants. Les voilà donc séparés et réduits à ne plus se voir qu'à la dérobée à la messe et partout où ils se rencontraient, c'est-à-dire rarement aux promenades et jamais aux spectacles. Heureusement ils demeuraient vis-à-vis l'un de l'autre, et ils passaient une bonne moitié de la journée à leurs fenêtres, à s'envoyer mille regards et mille soupirs que les zéphyrs leur portaient et rapportaient sans cesse très fidèlement. Ce soulagement leur suffisait; l'amour se passe à peu quand on est jeune : mais leurs parents s'en aperçurent; on changea Eulalie d'ap-

partement. Cette dernière séparation leur parut bien plus insupportable que la première. Ils auraient passé leur vie à se regarder à travers la rue, du moins ils le croyaient. A cet âge, on ne croit rien d'impossible. Il fallut s'aider et chercher des expédients pour éluder la rigueur de leurs tyrans. La fortune, qui ne faisait que semblant de les abandonner, les tira d'embarras.

Heureusement le feu prit chez Eulalie, mais avec tant de violence, que c'était un charme de voir comme en un instant la maison parut tout enflammée. L'occasion était trop belle pour qu'Alexis n'en profitât pas. Il ne perdit point de temps, et, sans craindre ni feu, ni flamme, il se jeta tout au travers de l'incendie, et fit si bien qu'il pénétra jusqu'à la couchette d'Eulalie, l'en tira le plus modestement qu'il put, la prit entre ses bras, et l'emporta si à propos chez lui, que le plancher d'Eulalie s'effondra le moment d'après, et la maison presque consumée tomba en ruine et s'écroula sur elle-même si parfaitement, que ce n'était plus qu'un monceau de décombrements, qui n'avait plus ni forme ni figure de maison. La confusion fut aussi grande que le dé-

sordre; en sorte que les parents, ne sachant à qui entendre, ne s'aperçurent pas de l'heureux enlèvement de leur chère fille, et même ils firent mieux, car ils crurent qu'elle avait été brûlée et écrasée avec les meubles et le reste de la maison. Tandis qu'ils la pleuraient, nos heureux amants étaient réunis en secret par le plus grand bonheur du monde : jugez de leur amour. C'est là que l'histoire reste tout court : on ne peut décrire ce qu'on ne peut définir. Mais cependant, remarquons la délicatesse d'Eulalie, qui, entre les bras de son amant, devait naturellement n'avoir rien à désirer, et qui pourtant regretta de n'avoir pas sauvé de l'incendie quelques petits billets doux qu'elle avait reçus de son cher Alexis. Cependant il la tenait avec bien du secret, dans sa chambre au troisième, la nourrissant de tout ce qu'il pouvait attraper à la cuisine, et y mettant jusqu'au dernier sou de l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs; mais l'amour suppléait au reste : si la chère était courte, les contentements étaient grands. Leur félicité paraîtra incroyable aux insensibles; mais laissons-les là, ils ne sont bon à rien.

Ces deux amants passaient les jours entiers à s'aimer et à en être charmés; ils n'avaient pas le temps de songer à l'avenir; ils n'envisageaient que le présent et en profitaient. Qu'auraient pu faire de mieux des gens plus raisonnables et plus expérimentés? Le bonheur de leur roman fut troublé par cette fatalité qui ne permet jamais à la félicité d'être durable. Un fripon de valet s'aperçut de quelque chose; il en jasa, tout fut découvert, et l'on vint arracher un beau matin, Eulalie d'entre les bras de l'Amour même. Quel réveil! Car enfin elle dormait alors; il fallait bien dormir quelquefois. Une mère fâcheuse, comme c'est l'ordinaire, l'enleva d'autorité; ce qui fut accompagné de quelques petites influences sur les joues de roses d'Eulalie. Qu'avait fait la pauvre enfant que tout autre n'eût fait à sa place? Les voilà donc séparés comme si de rien n'était, sans savoir ce qu'ils allaient devenir; et il n'en resta à Alexis, sans compter le reste, que le plaisir d'avoir sauvé Eulalie du feu, et le chagrin de la perdre peut-être pour jamais. Mais il y a, comme on dit, un Dieu pour les enfants, pour les amants, car c'est tout un.

Alexis, à force de remuer, apprit enfin qu'on allait mener Eulalie au couvent dans une province des environs de Paris, et qu'apparemment elle était perdue pour lui sans retour. Effectivement sa mère prétendait en faire, bon gré mal gré, une religieuse pour toute sa vie; et, pour mieux y déterminer sa fille, elle lui avait fait accroire l'inconstance de son amant. Filles, ne vous y trompez pas: c'est la rubrique ordinaire dont les parents se servent en pareil cas. Eulalie, qui ne le croyait pas plus que de raison, laissait faire sa mère et prenait par force le parti d'obéir. Le jour du départ fatal arriva. Il fallut se lever pour la dernière fois; on la mit en carrosse, et l'on partit sans lui permettre d'aller faire ses adieux dans le quartier. C'est alors que l'infortunée Eulalie sentit plus que jamais toute la force de son malheur : un faible rayon d'espérance l'avait toujours soutenue; mais, voyant que chaque pas qu'elle faisait l'éloignait de son cher Alexis et l'approchait de son exil éternel, elle perdit la tramontane. Le désespoir s'empara de son triste cœur, elle prit une résolution bien terrible, et n'attendit qu'une occasion favorable pour l'exécuter. Mais,

me dira-t-on, on n'a point de nouvelles d'Alexis? Patience, lecteur! Chacun aura son tour; nous l'avons laissé rongeant son frein; il ne tardera pas à reparaître sur la scène.

Eulalie roulait, lorsque, à une certaine distance, il survint une rivière qu'il fallait passer dans un bac. A cet aspect, Eulalie feignit d'avoir peur, et demanda à descendre : comme on cherchait à l'amadouer, on n'eut garde de lui refuser sa demande. Étant donc descendue à pied dans le bac, elle s'approcha d'un des bords, et, dans l'endroit où l'eau était la plus forte, elle se précipita à corps perdu : aussitôt on entendit derrière un grand cri, et un des gens de livrée ne fut ni fou ni étourdi; mais, sans perdre de temps, il se jeta après elle, dans le dessein de la sauver ou de périr avec. Aussi était-ce le désespéré Alexis, qui s'était ainsi travesti pour suivre sa maîtresse de l'œil; comme il s'était déjà jeté une fois dans le feu pour elle, il n'est pas étonnant qu'il se jetât à l'eau pour la sauver encore une fois.

Cependant le courant, qui était extrême ment rapide, avait déjà entraîné bien loin

Eulalie et son amant: il faisait des efforts surnaturels pour la joindre.....

Ici l'histoire s'est trouvée par malheur interrompue ; mais on fera son possible pour engager l'auteur à nous en donner promptement la seconde partie, qui ne sera peut-être pas la dernière.





SUITE

des

ÉPREUVES D'AMOUR

dans les quatre éléments

Pour peu qu'on s'en souvienne, on peut se rappeler aisément que nous avons laissé nos deux amants à vau-l'eau. Les spectateurs les avaient perdus de vue, et se contentaient, ne pouvant faire mieux, de les recommander à Saint-Nicolas. Cependant Alexis ne s'endormait pas, de son côté; au contraire, il fit tant, qu'il joignit enfin sa chère Eulalie, que ses hardes et quelques mouvements involontaires qu'elle faisait de temps en temps faisaient revenir sur l'eau; mais, au moment où son amant allait mettre



Il ramena Eulalie
sur la rive.
(Page 107.)

la main dessus, il la voyait faire le plongeon, et lui-même allait à la dérive. Ce petit manège dura quelque temps. Alexis essuyait toutes ces contrariétés; il retournait sans cesse avec une patience admirable à la charge; et, sans attendre que sa proie reparût, il allait, même en plongeant, la chercher jusqu'au fond des ondes, tel qu'un barbet courageux qui poursuit un canard. Il était temps que leur naufrage finit : Alexis, épuisé, rassembla toute son industrie; et, à force de ruses, il saisit Eulalie par ses beaux cheveux, qui flottaient au gré des eaux. Alors, ranimé par cet heureux avantage, il la remorqua jusque sur la rive, et la fit échouer sur un gazon, qui sembla se trouver là exprès pour recevoir une si belle charge. Il ne l'eut pas plutôt mise à sec, que, se mettant à la considérer, il crut s'apercevoir que la vie lui manquait, et qu'elle l'avait laissée au fond de la rivière. Alors il fut sur le point d'aller s'y jeter lui-même, désespéré d'en avoir fait à deux fois : il prenait congé de sa pauvre défunte par mille baisers qu'il prodiguait sur ce visage où il n'y avait plus que des lis, lorsque, ayant par hasard rencontré sa chère bouche, il sentit quelque

reste de respiration : il aurait non-seulement partagé son âme avec elle, mais il la lui aurait volontiers transmise tout entière. Il continua donc : c'était de quoi ramener un mort, aussi le fit-il. Eulalie, reprenant haleine, soupira, ouvrit un de ses beaux yeux mourants, et un de ses regards fut adressé à son libérateur, qui jouit de sa résurrection avec des transports trop grands pour être sensibles : trop heureux de pouvoir éprouver alternativement qu'on peut mourir de plaisir ainsi que de désespoir. Tandis qu'ils étaient tous deux dans cet heureux passage de la mort à la vie, les parents, les amis et tous les passagers arrivèrent à la file; et nos amants, sans s'en apercevoir, s'en trouvèrent environnés. Chacun félicita Alexis, excepté la mère, qui l'en remercia froidement, et qui fit transporter sa fille autre part, sans vouloir permettre à Alexis de venir prendre un air de feu avec elle; il fut, comme on dit, obligé de se sécher où il s'était mouillé. Ce dernier trait de dureté l'affligea plus que tout le reste; mais il s'en consola par le plaisir d'avoir sauvé ce qu'il aimait. Il prit donc son parti, et devint ce qu'il plut à la fortune.

Cependant, après qu'on eut fait à Eulalie tout ce qu'on put lui faire humainement, il fallut remonter en carrosse et continuer la route. On arriva, trop tôt pour elle, dans le triste séjour où elle devait être confinée bientôt après. Elle reçut les adieux de toute la carrossée; on la laissa aussi mouillée de ses pleurs que si elle sortait encore de la rivière : mais sa mère n'en répandit point, et partit après avoir recommandé aux mères discrètes de lui donner le plus de vocation qu'il serait possible pour la vie religieuse.

Voilà donc Eulalie claquemurée. Sa clôture lui parut un enfer anticipé; elle fut parmi ces vestales quelque temps comme au milieu des sauvages dans une île inhabitée; elle ne voyait et n'entendait rien, lorsque, à la longue, parmi les jeunes professes qui s'empressaient autour d'elle, elle en aperçut une qui avait un faux air tout à fait ressemblant à Alexis. Elle se mit à l'envisager plusieurs jours de suite; sa prestance, sa corpulence, son maintien, son ton de voix, sa voix même, ses discours équivoques, tout enfin lui gagna insensiblement le cœur; elle sentit que c'était ou que ce devait être Alexis en personne. Rarement le pressentiment

nous trompe, surtout quand il est fondé sur la vraisemblance et appuyé par l'amour. En effet, c'était Alexis, qui à l'aide de sa physionomie modeste et de sa jeunesse, avait trouvé le secret d'entrer parmi les novices de ce couvent. Il ne tarda pas à ne laisser aucun doute à Eulalie du recouvrement de son amant; ce fut alors qu'elle pardonna tout à la fortune. Quel plaisir pour deux amants de porter le même habit, d'avoir la même demeure, les mêmes fonctions, les mêmes devoirs, et de ne voir entre eux d'autre différence que celle qui servait encore plus à les réunir! Ils comptaient faire ensemble profession; ils avaient toujours fait les mêmes vœux : ainsi ceux qui leur restait à faire leur paraissaient la consommation du reste.

Le temps de la profession approchait; ils soupiraient après ce moment, qui devait les unir pour jamais. Ils auraient voulu en être au lendemain; mais le démon de la jalousie se fourra entre eux deux; leur grande liaison ou plutôt l'instinct de quelques nonnes firent qu'elles examinèrent le plus qu'elles purent la fausse novice. L'amour heureux est aveugle; la fé-

licité porte avec elle une espèce de sécurité qui devient souvent très dangereuse : quoi qu'il en puisse être, Alexis fut trahi par son sexe, qui transperçait à travers sa guimpe. La nonne qui s'était furtivement assurée du fait n'en douta plus; et, soit par désespoir ou par l'amour de sa règle, elle fut dénoncer ce qu'elle avait vu, en faire la description authentique aux mères discrètes, qui eurent peine à croire ce rapport. L'affaire fut mise en délibération; celle qui niait le fait n'était pas fâchée en secret de s'en convaincre par ses propres yeux : c'est ce qui fut exécuté fort heureusement pour elle. Un beau matin, Alexis fut pris au saut du lit : il n'y eut pas moyen d'éluder : la conviction fut telle, qu'il fut dès lors traité comme un loup qui se serait sauvé dans la bergerie. Cependant l'on en revint, après bien des débats, à un parti plus raisonnable, qui était de ne rien laisser ébruiter. Après avoir pris d'Alexis un serment qui rassura toute la communauté, et qui maintint chaque religieuse dans son innocence, on lui fit déposer les dépouilles monastiques, que l'on rebénit après, et on lui fournit les vieux habits d'un sacristain mort depuis peu à la

fleur de son âge au service du couvent. Ainsi Alexis fut renvoyé, avec défense de rôder autour du couvent, et d'en approcher plus près qu'à la portée d'un pistolet. On dit qu'Eulalie ne fut pas la seule qui le regretta : toutefois, pour ne rien avancer qui ne soit vraisemblable, son désespoir fut égal à sa perte; mais il fut presque secret. Heureusement pour elle, on convint, pour plus de sûreté, de lui faire recommencer son noviciat. Je dis heureusement, parce que cela lui mettait encore une année devant elle : comme on dit, qui a terme ne doit rien; et le temps amène bien des événements qui n'arriveraient pas sans lui.

De quoi l'amour féminin n'est-il point capable, quand il est contrecarré si constamment! Eulalie passait le temps à imaginer inutilement, lorsqu'enfin, n'ayant plus d'autre ressource, elle s'en tint à un expédient bien imprévu, qui fut de faire semblant d'être enceinte. On lui apprit à en feindre tous les symptômes les plus significatifs; on lui fournit à mesure de quoi s'arrondir la taille. Comme elle s'était fait aimer dans le couvent, elle y trouva secrètement tous les secours nécessaires. Les choses

étant en cet état, un bruit sourd en circula par toute la communauté : l'habitation qu'Alexis avait faite dans le couvent ne nuisit pas à la confirmation de cette rumeur. Autre conseil fut tenu dans le chapitre secret, et l'on résolut d'en écrire à la mère, qui, aussitôt la lettre reçue, devint comme une furie, déclara qu'elle renonçait sa fille pour jamais; qu'elle l'abandonnait à son mauvais destin, la privait de sa succession, et que de plus, par la présente, elle lui envoyait sa malédiction. Que faire à tout cela ? La grossesse prétendue allait toujours son chemin et augmentait à vue d'œil; la terreur augmenta aussi dans le couvent; peut-être que, si l'on eût pu espérer qu'Eulalie n'accouchât que d'une fille, on aurait pu la garder; mais on craignit qu'elle ne mît au monde un garçon, et même deux : quel scandale aurait-ce été ! Dans cette incertitude, on signifia à Eulalie qu'elle eût à prendre son parti le plus promptement qu'elle pourrait, d'autant plus que le terme approchait, et que le bruit qui transpirait déjà au dehors se répandrait bientôt dans les environs.

Eulalie accepta son congé à belles baisemains; elle sortit sans savoir ce qu'elle de-

viendrait. Il ne faut qu'aimer; avec l'amour on croit que la terre ne peut jamais manquer.

Notre nouvelle défroquée se réfugia donc dans l'endroit le plus prochain, et là elle voulut reprendre son honneur, qu'elle avait laissé dormir quelque temps; c'est-à-dire qu'elle abjura sa prétendue grossesse, et rentra dans le rang des vierges, pour passer bientôt dans celui des martyrs, comme nous l'allons voir.

Le juge des lieux, informé de sa sortie du couvent et du motif qui en avait été cause, ne lui voyant plus cette rotondité qu'elle avait rapporté dans le siècle, crut qu'elle était accouchée en secret; c'est pourquoi il se transporta sur le lieu, pour la féliciter sur son heureuse délivrance, et en même temps pour lui signifier qu'elle eût à lui représenter son fruit; ce que n'ayant pu obtenir d'elle à cause de l'impossibilité, il la fit appréhender au corps et conduire en prison, ne doutant pas un moment qu'elle ne se fût défaite du nouveau-né. On juge aisément de l'embarras où elle fût pour faire voir qu'elle n'avait jamais été grosse; et en effet, malheureusement pour elle, rien n'est

plus difficile à prouver : elle eut beau nier, ses protestations et une chanson furent la même chose. M. le bailli entendit en déposition toute la communauté, l'une après l'autre, qui soutint unanimement son dire, ajoutant qu'elle s'y connaissait très bien, et qu'elle n'était point si facile à être affrontée. Enfin, il résulta d'un témoignage si authentique qu'Eulalie aurait été grosse ; et le bailli suppléa d'office qu'elle était accouchée clandestinement sans avoir acelarné, c'est le terme, et qu'elle s'était défaite de son fruit ; pour réparation de quoi, il la condamna à être suspendue et à mourir au bout d'une corde.

On sera sans doute étonné de la brièveté avec laquelle on rendait la justice en ce pays-là ; le fait n'en est pas moins constant, et il y a souvent bien des réalités auxquelles il ne manque que la vraisemblance. Peut-être que, pour connaître l'innocence d'Eulalie, on eût pu procéder aux vérifications et rapports des personnes expertes en ce cas ; mais, soit à cause de leur incertitude, ou pour autres raisons que ce soit, on n'en vint pas là, et, dès le lendemain, l'innocence même fut conduite au lieu

de l'exécution avec un grand concours. Alexis y fut comme les autres. Quel coup de foudre pour lui, quand il aperçut la patiente Eulalie à la potence, et, qui plus est, Eulalie perfide, infidèle, condamnée pour un crime auquel il n'avait pas donné lieu; car il l'avait toujours respectée si parfaitement, qu'il était sûr de n'avoir aucune part à cette maternité, et qu'il ne lui en avait fourni aucun titre. Désespéré d'une infidélité si publique, bien plus que de sa mort, qui semblait le venger, il fut tenté de la laisser subir son supplice. Mais quoi! Voir pendre ce qu'on a tant aimé, et ce qu'on aime encore; car la tendresse d'un amant n'expire pas toujours avec la fidélité d'une maîtresse, et l'amour meurt rarement de mort subite! Cependant il était temps de résoudre; Eulalie n'avait plus qu'un instant à vivre : le lien malheureux qui devait lui ôter la vie entourait déjà ce col d'ivoire et d'albâtre : quels nœuds, grand Dieu, au lieu de celui qu'elle devait former, et qui devait l'attacher pour jamais à son amant! Alexis ne put souffrir ce spectacle plus longtemps; à tout hasard il se mit avec cinq ou six étourdis, aussi touchés de compassion

que lui; ils s'unirent, et, faisant une escarre dans la presse, Alexis, d'un coup de sabre, coupa la corde fatale et reçut Eulalie dans ses bras, tandis que ses camarades, à l'aide de quelques coups de plat d'épée, écartèrent le reste et lui donnèrent le moyen de se sauver avec elle, dont le bailli fit un beau procès-verbal.

Ainsi Eulalie, qui avait pensé périr dans le feu, dans l'eau, et tout à l'heure en l'air, fut pour la troisième fois sauvée par son amant.

Cependant nos oiseaux s'envolaient à tire-d'aile. Comme tout se trouve à point dans les histoires extraordinaires, Alexis rencontra un cheval qui passait non loin de là, qui lui vint fort à propos; au hasard de le crever, il lui fit faire une traite qui paraîtrait sans doute incroyable, si tout n'était pas possible dans de certaines circonstances.

La fortune, qui semblait vouloir se réconcilier avec eux, après leur avoir fourni les moyens de se mettre en sûreté, n'en demeura pas là.

Alexis reçut des nouvelles du pays, qui lui mandaient que son père était à

l'extrémité, et qu'il n'avait point de temps à perdre, s'il voulait venir recueillir ses derniers soupirs et sa succession. Dans cette extrémité, combattu par l'amour, par la piété envers son père et par le besoin futur où il allait tomber, il crut qu'il ne devait pas laisser mourir son père sans lui. Il fallut encore se séparer de sa chère Eulalie; mais il espéra que cette séparation serait la dernière, et qu'ils se réuniraient enfin une bonne fois pour toutes.

Cependant certains pronostics opiniâtres, qui reviennent toujours quand on les chasse, semblaient lui présager quelque chose de sinistre; il avait beau les secouer; il buvait, mangeait, allait, venait, demeurait et dormait malgré lui avec eux; il ne pouvait deviner à qui ils en voulaient, et ne prévoyait pas qu'il pût lui arriver rien au delà du trépas de son père. Il part donc, et les adieux furent entremêlés de soupirs plus accablants que jamais. A peine Eulalie, qui l'avait suivi des yeux, autant qu'ils pouvaient s'étendre, eut perdu de vue cet objet que l'amour semblait ne lui faire que prêter, qu'elle tomba dans un abattement affreux. Elle eut tous les avant-cou-

reurs de la maladie la plus en forme et la plus considérable qu'on puisse avoir; le courage, qui l'avait soutenue jusqu'ici, lui fit faux bond tout à coup; elle s'en trouva moins qu'une femmelette accablée de la perte d'une guenuche ou d'un perroquet. La maladie ne manqua pas de se déclarer au plus tôt; il fallut se mettre au lit pour n'en plus relever. Malgré la disette de médecins, le mal empira de lui-même, sans aucun secours, et vint à tel point, qu'elle cessa de donner aucun signe de vie. Ce moment fatal arriva jour pour jour le quinzième du départ d'Alexis, qui, sans savoir rien de rien, arrivait à toutes jambes, et se trouva justement à temps pour assister aux convoi et enterrement d'Eulalie.

Ce fut alors que le désespoir eut son cours; peu s'en fallut qu'il ne se fit enterrer avec elle; mais on ne voulut pas lui accorder cette faible consolation. On le ramena malgré lui au logis de la défunte, où ce fut encore pis quand il ne l'y trouva plus; il ne laissait pas de la chercher partout.

Les grandes douleurs sont folles; celles d'Alexis furent des plus extravagantes, mais

elles lui étaient pardonnables : quand on perd tout, on peut bien perdre l'esprit; il lui en resta cependant assez pour lui faire prendre une résolution qui marquait bien la grandeur de son amour, et qui prouva que le temps ne pouvait jamais le diminuer. Pour exécuter ce grand dessein, il attendit la nuit, qui heureusement ne tarda pas : aussitôt il fut trouver le corps d'Eulalie, qui gisait dans sa dernière demeure. Là, malgré la peur des revenants, il fit si bien qu'il se coucha avec elle, dans le dessein d'y mourir tout enterré : il se mit donc lui-même tout au fond, charmé de se trouver enfin réuni pour jamais avec sa maîtresse. Il se recouvrit de terre le mieux qu'il put; et, se rangeant côte à côte du corps d'Eulalie, il se mit à lui tenir les discours les plus tendres, qui auraient été capables de réchauffer sa cendre, s'il n'eût répandu en même temps un torrent de larmes : ce fut alors qu'un doux sommeil venant fermer ses yeux, il se crut mort. On se tromperait à moins, quoique le sommeil est le frère de la mort, et ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau. Dans cet état, son esprit ne s'endormit pas, et continua par un songe

agréable à s'entretenir avec la défunte, qui, de son côté, semblait lui répondre sur le même ton. Qui aurait pu les ouïr aurait sans doute été très étonné d'entendre dire à des morts des choses si belles, que les vivants auraient eu de la peine à en dire autant. Ainsi se passa la nuit entière, lorsqu'Alexis, qui ne croyait pas être en vie, eut quelque soupçon du contraire. A force d'y prêter attention, il crut entendre sa voisine soupirer et gémir à son tour : il se rappela certains discours, des réponses, des plaintes et des tendresses qu'il croyait venir de l'autre monde, ou plutôt il s'y crut avec Eulalie. Cependant, à travers quelques vides qu'il n'avait pas rebouchés exactement le soleil pénétra ce mystère, et, par des détours obliques, porta ses rayons naissants jusqu'au fond de leur sépulture.

« Est-ce vous, cher amant? lui dit Eulalie. Quoi! vous n'avez donc pu me survivre? Quelle marque d'amour viens-je de recevoir de votre part! Ah! je m'en resouviendrai éternellement!

— Vous le voyez, répondit Alexis, le trépas nous a réunis. Que faire où vous n'êtes pas? La vie est où vous êtes; ce

n'est plus être mort que de l'être avec vous [1].

— Mais, dit Eulalie, en bonne foi, sommes-nous morts ? Je ne sais; mais je vous avouerai que j'ai de la peine à le croire.

— Ah! n'en doutez pas, répondit Alexis, puisque nous sommes enterrés; ce sont nos ombres et nos âmes qui s'entretiennent. Tâtez comme nos corps sont froids.

— Mais, vraiment, ils ne le sont pas! s'écrièrent-ils tous deux, s'étant tâtés en même temps.

— Ah! dit Alexis, c'est une chaleur d'amour; c'est le feu dont nous avons brûlé qui couve sous sa cendre, et qui s'entretient par le voisinage de nos corps.

— Je ne sais, dit Eulalie; mais il me semble que je me sens comme si j'étais pleine de vie. Après tout, comme je n'avais jamais été morte auparavant, j'ignore comme on est quand on n'est plus, et je m'en rapporte à vous.

— Je croirai tout ce qu'il vous plaira, re-

1. C'est un vers; on ne sait d'où il vient, ni ce qu'il deviendra.

prit Alexis, et je ne serai mort qu'autant que vous le serez! Mais éclaircissons-nous; la vie en vaut bien la peine! »

Tout en disant cela, ils se démenèrent et se débarrassèrent un peu de leur funeste attirail.

« O Ciel! s'écria Alexis, ressussitons-nous? Est-ce aujourd'hui le grand jour? Je ne sais où j'en suis, ni ce que nous sommes. A tout hasard, voyons, levons-nous, et sachons un peu ce qui se passe. Oui, je reconnais tous ces lieux; ils sont comme je les ai laissés. Voyez cette colline à gauche et ce vallon au bas, ce ruisseau qui serpente, ces gazons qu'il fit naître, ces campagnes émaillées et ces fleurs odorantes; je vois, j'entends les heureux habitants de ces cantons fortunés chanter et danser au son de la musette; voilà des troupeaux paissants, des agneaux bondissants, des chiens et des bergers, des cabanes rustiques, des toits couverts de chaume.... »

Tandis qu'Alexis, chemin faisant, faisait l'inventaire de ce qu'il voyait, Eulalie lui dit :

« On nous prendra pour une mascarade, si l'on nous voit. Réfugions-nous prompte-

ment à la maison, et là nous nous instruirons du reste. »

Ils arrivèrent à la porte du logis, où ils ne furent pas plus tôt entrés, que chacun disparut. La frayeur s'empara de toute cette maisonnée; ils ne purent trouver à qui parler qu'à eux, mais cela leur suffit; peu à peu ils s'assurèrent réciproquement qu'ils étaient en pleine santé. Petit à petit, ceux qu'ils avaient si fort effarouchés revinrent et s'apprivoisèrent avec nos revenants.

Enfin, Eulalie et son amant apprirent qu'on l'avait crue assez morte pour l'enterrer; qu'apparemment il lui avait pris une faiblesse, qui était dégénérée en léthargie; et, comme il est arrivé de nos jours à plusieurs morts que l'on connaît, on l'avait enterrée vivante: il fallut bien en passer par là, et recevoir les excuses qu'on leur fit à ce sujet.

Ainsi Alexis remplit la quatrième épreuve d'amour dans le quatrième élément, et se trouva dans le sien, qui était les bras d'Eulalie; il l'épousa enfin, au grand contentement de tous ceux qui surent cette histoire, qui n'aura peut-être jamais sa semblable,

quoique pourtant il n'y ait rien que de très faisable.

Ceux qui voudront en retirer quelque belle moralité en amour y trouveront celle-ci : *Tiens bon, et je t'aurai !*



RELATION GALANTE ET FUNESTE

de

L'histoire d'une demoiselle

qui a glissé

POUR ÊTRE ÉPOUSÉE

l'hiver du mois de Décembre 1742



A M. DE ***

Épitre de Dédicace

Pour *moi, je ne sais pas pourquoi, par où ni comment on ne s'est pas encore avisé de songer à dédier des ouvrages à feu M. le grand Molière, ou du moins à sa servante. Il me semble que, depuis qu'il est mort, il est bien un assez grand seigneur pour cela. Je voudrais donc qu'en considération de son mérite d'autrefois, les auteurs d'aujourd'hui lui fissent la dédicace de leurs pièces, à moins qu'on ne dit que c'est rendre le mal pour le bien.*

Comme je travaille dans le même goût que vous, Monsieur, et que je me suis modelé, c'est comme qui dirait stylé, sur vos excel-

lents ouvrages; je vous prie d'agréer l'hommage que je vous fais de ce petit morceau d'histoire galante et funeste. Je sais bien aussi que c'est ici l'occasion de faire votre éloge, et que tous les auteurs en usent de la manière avec leurs Mécènes[1]*; mais je ne sais par où commencer. Il vous faudrait un portrait tout neuf, parce qu'attendu que vous ressemblez à peu de gens, il y a peu de gens qui vous ressemblent. Eh! où trouver un homme aussi philosophe que vous, qui méprisez toutes les choses nécessaires, et ne vous souciez que du superflu? Parlerai-je du grand art de se rendre heureux? Vous jouiriez du plus parfait bonheur, si vous pouviez seulement ne pas troubler le plaisir que vous goûtez par l'inquiétude d'en chercher toujours un autre. Si j'envisage votre science, le catalogue seul de vos ouvrages ferait une bibliothèque. Je n'oserais pas les nommer tous, de peur de faire souffrir votre modestie et la pudeur des autres. Vous en auriez encore produit davantage, si vous n'aviez pas résisté à votre talent marqué.*

1. Mécène est un mot latin, tiré de l'histoire romaine. *(Note de l'auteur.)*

Oui, vous étiez né poëte : quand on ne s'en apercevrait pas à la façon dont votre prose est négligée, on le jugerait à votre bibliothèque, où, jusqu'aux reliures, tout est en vers.

Les éloges que vous méritez ne m'aveuglent point sur vos défauts ; je vous les dirai franchement, et je vous avouerai que vous ne sentez point du tout votre homme de condition. Vous n'avez ni ignorance ni orgueil ; et, comme si on n'avait pas assez de ses peines, vous êtes assez simple pour compatir à celles d'autrui. Vous vous distinguez par l'esprit et les talents comme un bourgeois ; et, ce qui marque la dépravation de votre goût, vous cherchez des amis, vous fuyez les complaisants, et vous êtes plus sensible à l'estime qu'au respect avec lequel je suis, etc.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.



Il y a à parier cent contre un que la postérité à venir ne saurait pas un mot de quoi il s'agit de nos jours, si l'on n'avait pas soin de le lui apprendre; ce qui a fait inventer l'histoire; et par ce moyen on sait vivre sans avoir vécu.

Quoi qu'il en soit, deux jeunes messieurs, qui s'appelaient l'un et l'autre le comte et le marquis, et qui même étaient de condition, ayant beaucoup de parents dans la robe et dans l'église : comme ils ne pouvaient se regarder sans se voir comme deux rivaux, d'autant mieux qu'ils aimaient la même personne, qui était fille à l'âge de dix-sept ans; il est vrai que c'était une beauté régulière; de grands yeux, qui accompagnaient le plus joli nez du monde, à fleur de tête; la bouche bien fendue, où il y avait, quand on rit, des dents aussi belles qui si c'était d'ivoire; avec toute la langueur des blondes et la vivacité des brunes, sans qu'elle fût ni l'une ni l'autre.

Pour à l'égard de l'esprit, elle l'avait très formé et très grand, eu égard à la portée de son âge, attendu qu'elle allait souvent à la

Comédie au paradis, et quelquefois le mardi à l'Opéra, par le moyen de Mlle C***, et même de M. T*** : et, pour en cas de la politesse, elle en avait de la plus fine, comme on le verra dans la suite. Il n'était donc pas étonnant que tout le monde en fût amoureux, et particulièrement beaucoup de personnes telles que le comte et le marquis.

Un de ces jours passés, qu'il faisait très froid, comme chacun s'en souvient, Mlle Javotte de Passy, qui se nommait ainsi, voulut aller prendre l'air, parce qu'il est bon de s'hiverner pour n'avoir pas si froid chez soi.

Nos deux amants qui la suivaient jusqu'aux lieux où elle allait, l'ayant vu tourner ses pas le long d'une pièce d'eau glacée, dans un jardin dont le nom est trop connu pour ne le pas cacher ou pour le dire, entreprirent de lui donner un divertissement dont les jeunes gens se servent ordinairement, c'est-à-dire qu'ils voulurent lui faire voir comme ils patinaient.

Mlle Javotte les voyait faire avec plaisir; et, réellement et de fait, ils lui montraient des choses fort agréables. De temps en temps, c'étaient des culbutes, et le tout par exprès

et pour faire rire. Mais ne voilà-t-il pas que tout d'un coup on voit paraître un traîneau, tel qu'on en voit dans les pays du froid? MM. le comte et le marquis ne furent ni fous ni étourdis, et le firent approcher de Mlle Javotte, pour afin de l'y mettre : elle le voulut bien, en riant. Tout le monde faisait des acclamations de l'admiration qu'on avait de sa satisfaction : c'était une foule, qu'on ne s'entendait pas de plaisir. Mais il ne faut jurer de rien en amour; c'est un grand Dieu malicieux, qui nous élève souvent au plus haut sommet de la fortune, pour nous précipiter dans les inconvénients des pièges ; il prend toutes sortes de couleurs pour nous tromper. On croit, à l'entendre, que c'est tout sucre et tout miel, tandis que c'est tout au contraire; puisque l'on parvient au malheur affreux de s'en mordre les doigts pour toujours.

Mais laissons la morale, et revenons à nos moutons. Sans s'en apercevoir, l'implacable ou incapable démon de la jalousie indigne s'empare de leurs cœurs et leur entre dans l'âme. La fureur les saisit comme d'intelligence. Mlle Javotte croit qu'ils vont se battre à l'épée; et elle en était d'autant

plus inquiète, que cela fait du bruit pour l'honneur d'une demoiselle. Elle leur crie d'arrêter, et, pour le leur couper court, dit qu'elle veut retourner à bord. A peine a-t-elle proféré cette parole, que tous les deux, s'accordant ensemble à force de discorde, poussent le traineau sur un endroit de glace qui était dégelé ; semblable à un air d'opéra, qui dit qu'il *aime mieux qu'un monstre affreux*, et le reste de la chanson.

Mlle Javotte allait être noyée toute vive, lorsqu'un autre étranger, qui se nommait ordinairement F***, et qui s'était déguisé à telle fin que de raison en matelot, à cause du canal, tire une corde de sa poche, s'avance hardiment, avec toutes les précautions du péril où il s'exposait, lui donne un bout qu'elle prend, et il la tire au bord. Elle raccommode aussitôt ses jupes que son évanouissement avait dérangées. Il la prit entre ses bras et l'emporta dans une maison voisine, qui se trouva là toute trouvée. Il la mit sur un lit, qui était par hasard dans la maison, et s'évanouit dessus à son tour, sans pouvoir parler.

On ne peut rapporter à quel point ils se disaient tout ce que la tendresse est capable

de sentir dans des cœurs bien appris. Ce n'était que des mots sans aucun ordre de suite, tel qu'il convient dans un pareil accident. On entendait souvent, sans savoir qui, *j'enfonce, j'enfonce;* tant ils étaient frappés de l'image de ce qui venait d'arriver.

La belle ayant eu soin de mettre ses pieds auprès du feu, le généreux matelot s'y jeta, en lui faisant une déclaration en propres mots :

« Mademoiselle, ce n'est pas pour me vanter; mais il y a longtemps que je guettais le moment fortuné que je trouve aujourd'hui. Je ne donnerais pas dix écus pour que cela ne fût point arrivé, puisque ça me procure de vous déclarer ma passion, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous êtes aussi sèche que je le voudrais ; mais la civilité veut que l'on coure au plus pressé. »

Un discours aussi touchant était trop tendre pour n'être pas pris du bon côté : ce qui occasionna que Mlle Javotte répondit par un souris gracieux, dont il devina que l'interprétation signifiait tout ce qu'elle pouvait dire dans cette occasion, et l'enhardit à se découvrir, de façon qu'elle reconnut que c'était un seigneur anglais qu'elle n'avait



La fureur les saisit....
(Page 134.)

jamais vu, mais qui cependant lui avait fait écrire plusieurs lettres *unanimes*, par le moyen d'une tante qu'elle pouvait avoir, sur l'article de son amour, et qui venait en France pour savoir ce qui en était, pour afin que, si en cas il trouvait du retour, il pût se comporter pour le mariage tout également comme s'il eût été né natif de France. Sa générosité qui fut cause de la reconnaissance du service, était une si grande preuve que son courage n'avait point eu peur, dans l'excès de son amour, de la sauver en dépit des dangers, qu'elle l'épousa par préférence aux deux messieurs, tant le comte que le marquis, qui s'étaient réunis en buvant dans le cabaret en bas, sous prétexte d'entendre ce qui se passait en haut, dont ils étaient la dupe, et qui les obligea à chercher d'autres personnes à marier en particulier, tandis que le seigneur milord et son épouse sortirent pour aller s'établir à Londres en Angleterre, où ils jouiront bientôt des douceurs de la vie, ainsi que d'une nombreuse postérité.

Cette histoire apprend fort aisément que, quoique l'amour unisse le sceptre et la houlette, ce n'est pas toujours un moyen sûr de

faire tout ce qu'on veut, à cause des inconvénients ; ce qui a fait dire un bon mot à un fameux poète de nos jours, qui disait en pareil cas : *Nage toujours, et ne t'y fie pas!* Cela pourrait encore faire voir qu'il faut bien connaître les gens avant que de les épouser tout à fait.



Facéties diverses



LES MÉMOIRES

au

PRÉSIDENT GUILLERIN

Ce n'est pas parce que feue Mademoiselle Chaudron était mon épouse; mais je puis dire, sans me vanter, que, depuis qu'on a un quelqu'un pour compagne de couche, on ne s'est jamais marié à une personne plus accomplie. Elle m'a donné bien du chagrin, il est vrai; mais je lui ai pardonné, parce que c'est qu'elle était comme cela, et que, de même que les mariages sont écrits dans le ciel, il y a aussi, faut croire, des bisbilles qui sont d'autant plus ordinaires dans les ménages, qu'elles arrivent tous les jours; c'est ce qui a fait

dire à un auteur qu'on ne doit point mettre le doigt entre le marteau et l'enclume, pour insinuer qu'il ne faut pas se marier. La pauvre femme, sans cela, m'aurait aimé comme ses yeux ; et je puis dire à sa louange que, sans les poires d'angoisse qu'elle m'a fait avaler, je ne serais pas si heureux que je le suis.

J'étais fort du monde lorsque j'en fis la connaissance. Mon défunt père me dit un jour :

« Mon fils, vous serez président de ce grenier à sel ; car on ne sait qui vit ni qui meurt. Dites-moi : vous hantez la maison de Madame Chaudron ; c'est une brave femme, je n'en disconviens pas ; il n'est pas certain qu'elle ait jeté son défunt mari dans le puits, comme on l'a voulu dire. Conclusion : quoiqu'il aille bien du monde chez elle, elle n'a pas le moyen. Vous rôdez alentour de ses filles, et à votre âge je me plaisais en la compagnie du beau sexe, d'autant plus que Mesdemoiselles Chaudron sont jolies comme un charme, et qu'elles se comportent de la manière qui convient à d'honnêtes filles qui ont de la vertu ; mais ce n'est pas là de quoi est le triomphe.

— Mon père, je vous entends bien. » lui répondis-je.

Et là-dessus je me retirai dans mon cabinet pour réfléchir en moi-même, pensant à ce que j'avais à faire dans la circonstance de l'occasion ; et, voyant qu'il fallait prendre un parti, je mis ma perruque, et je sortis.

J'arrive chez Madame Chaudron. Dès que je fus assis, comme je faisais des compliments :

« Sur quel pied fréquentez-vous céans depuis trois mois ? me dit Madame Chaudron en me montrant Mesdemoiselles ses trois filles.

— J'y viens pour un bon sujet, répondis-je, un peu étonné de la surprise que me fit cette demande, d'autant que je ne m'y attendais pas autrement.

— Eh bien, continua-t-elle, il faut donc que vous fianciez aujourd'hui celle qui vous agréera pour épouse, d'autant que je ne suis point une mère car mettez-vous à ma place à laisser courir de faux bruits à l'endroit de mes filles, et je ne vous dis cela qu'autant que vous êtes honnête homme, ou que ne l'êtes pas.

— Moi, je sentis bien cet affront, et, sans balancer un moment :

« Oui, Madame, lui dis-je, je suis honnête homme, et je n'en aurais jamais d'autre; Mademoiselle Chaudron la puînée que je vous demande : je lui ai déclaré, il est vrai, mon affection, que je lui ai fait connaître; je vais en faire de même à mon père. »

Je ne fus ni fou ni étourdi; j'allais toujours courant le trouver; et, avec toute l'obéissance que le respect d'un fils a pour son père, je lui dis net que je venais de demander pour légitime épouse Mademoiselle Babiche Chaudron. Il me regarda quelque temps entre deux yeux.

« Vous l'épousez, mon fils, me dit-il; ne vous l'avais-je pas défendu? et je crois même qu'il n'y a qu'un quart d'heure. Elle n'a pas de quoi, et vous savez de quoi est capable le qu'en dira-t-on, par les mauvais discours tenus au sujet de cette demoiselle, en parlant d'elle; mais enfin je suis votre père; c'est à moi de me montrer le plus raisonnable; j'approuve ce mariage, allons ensemble chez la mère. »

Nous y allons.

« Ma commère, dit-il à Madame Chaudron

car je me suis toujours souvenu de ses propres paroles , mon fils n'est qu'une bête, et c'est à moi de lui marquer des entrailles de père : puisqu'il veut en faire la sottise, je ne vous en dédirai pas ; dressons les articles. »

Cela fut bientôt fait ; et nous allâmes souper à notre jardin, où ce qui arriva à table fait bien voir ce que c'est que la prédestination, quand l'étoile s'en mêle. J'étais entre Mademoiselle Babiche et Mademoiselle Chaudron l'aînée ; et comme on parlait de fiançailles :

« Je ne dis pas ce que je pense, continua l'aînée, qui prit la parole ; mais si vous épousez ma sœur Babiche, je veux que ceci soit de la poison pour moi, dit-elle agréablement en sablant une rasade de vin-rosai, si je ne signe le contrat pour elle ! »

Et là-dessus :

« Mon gendre, me dit Madame Chaudron, l'entendez-vous bien ? Elle est l'aînée de la famille, elle en épouserait plutôt dix autres que de laisser passer en cas de cela sa sœur devant elle. Qu'est-ce qui vous fait préférer Babiche ? Est-ce parce que vous l'aimez ? Cela n'y fait pas d'un coup à sifflet ;

vous n'aurez pas été un an l'époux de celle-ci, que vous m'en direz des nouvelles. »

Comme elle proférait la parole, arrive, comme par exprès, quoique ce fût fortuitement par hasard, M. Gandion, le notaire.

« Votre serviteur, dit-il, car c'était un croustilleux corps : voilà des articles tout dressés ; mais, comme dit cet autre, qui est-ce qui tiendra la queue-de la poële ? Çà, laquelle est-ce qui se marie ? »

Mon père, qui pendant tout ce temps-là ne faisait semblant de rien, s'entretenait avec Mademoiselle Chaudron la cadette, laquelle il écoutait sans rien dire, parce qu'elle avait de l'esprit comme un charme ; mon père, veux-je dire, s'écria tout d'un coup :

« Elle sera ma bru, ou je mourrai à la peine d'être son beau-père ! Voilà, continua-t-il, Mademoiselle votre cadette qui vient de me dire comme cela que, si elle avait un mari, il ne mourrait jamais que de sa main. Oh ! cette gentillesse-là ne peut venir que d'un bon esprit, et je la demande pour mon fils. Oh çà, me dit-il, remerciez courtoisement Mademoiselle Babiche. »

Ce que je fis, en lui disant :

« Mademoiselle, je vous demande pardon et excuse ; c'est que je n'y avais pas réfléchi ; mais, ne vous épousant point, puisque je prends Mademoiselle votre sœur, je me fais véritablement un plaisir d'être votre beau-frère.

— Monsieur, je ne sais point faire la pie-grièche, me répondit-elle ; et, puisque vous en usez de cette manière, je ne dis mot. »

Sur ces entrefaites elle me donna un soufflet d'une main, elle cassa une pile d'assiettes de faïence de l'autre, et elle s'en alla.

« Tout ça est signe de joie, dit Madame Chaudron ; n'en rions pas moins pour cela. Compère Gandion, faites le contrat ; nous le signerons demain, et ils tâcheront d'épouser dimanche. »

Comme nous nous en retournions pour aller faire la veillée chez mon père, nous trouvâmes, chemin cheminant, les marionnettes du sieur Alexandre Bertrand, qui défaisaient leur théâtre, parce qu'ils s'en allaient. Son fils aîné, qui était déguisé en fille prit son violon et nous reconduisit à la maison ; et, avant de nous quitter :

« L'usage, dit-il, d'une occasion comme la voilà, c'est d'embrasser Mademoiselle l'accordée. »

Là-dessus, il saute au col de ma future, et cela nous mit tous de bonne humeur, d'autant que nous en étions déjà. Nous le conviàmes de rester avec sa troupe pour nous faire danser en bal, ce qui fut fait ; et cela faisait plaisir à voir.

A minuit environ, comme je dansais la forlande avec mon accordée :

« Il faut, n'est-ce pas, que je me déguise ? » me dit-elle.

Et elle prit sous le bras le jeune Bertrand, et s'en alla à catimini.

Une heure après, je demande :

« Où est donc la future ? »

On la cherche. Où est-ce donc qu'elle est ? Faut la trouver, ce dit-on. Fort peu de çà ! On rôde partout la maison, on ne trouve non plus d'accordée que dans mon œil.

« C'est quelque drôle de tour, dit Madame Chaudron, qui nous apprêtera bien à rire. »

A cette parole, elle appelle ses deux filles, et s'en retourne chez elle. Je la ramène en

la reconduisant; sa fille cadette n'y est point. Je vais me coucher.

Le lendemain, m'étant éveillé dès le potron-jaquet, comme mon père ronflait encore, parce que le vin l'avait surpris au bal, je vais à l'écurie; je prends sa jument et le chemin de Niort. On y sait des nouvelles, ce dis-je en moi-même, puisqu'on y vend la gazette. J'arrive le troisième jour; je vois dans la place le théâtre du sieur Bertrand; et sur lui je reconnais ma future, qui, je pense, jouait le rôle de Chimène; car elle était habillée en amazone. Quand le jeu fut fini, voyant Mademoiselle Chaudron qui s'en allait, tenant sous le bras le jeune Bertrand déguisé en Arlequin :

« Eh! je crois que vous voilà! lui dis-je?

— Qui est cet insolent? Je ne vous connais pas, mon ami! » me dit-elle, en faisant une grande révérence.

Elle ne me reconnait pas, dis-je en moi-même, parce qu'elle est déguisée; mais du moins elle est civile, il ne faut pas la rebuter; elle croirait peut-être que je viens ici pour avoir une explication sur le malentendu de son départ; il faut de la prudence. Voyons demain de quel côté le vent viendra, et sur-

tout bouche cousue ; on ne se repent jamais de n'avoir point parlé, d'autant plus que trop gratter cuit. Nous verrons ça dans la seconde partie.





QUI PERD GAGNE

HISTOIRE

(Fragment)

L'INFORTUNÉ M. Usquebak, toujours conduit par son malheureux sort, après avoir erré longtemps par la ville de..., se trouva enfin rendu sur le Pont-Royal, vers minuit ou une heure. Là, excédé de fatigue et d'ennuis, le cœur gonflé de soupirs et les yeux noyés de larmes, il leur donnait un libre cours, assis nonchalamment sur l'une ou l'autre banquette, lorsqu'un événement imprévu et invisible lui fit, malgré lui, interrompre ses tristes rêveries, et le tira d'un sommeil qui commençait à l'affaiblir. D'abord, il lui sembla ouïr quelque mou-

vement et quelques sons mal articulés qui venaient de loin. La curiosité calma pour un moment son désespoir, et lui fit tourner l'oreille de ce côté-là. Soit que le vent, favorable alors, lui portât la parole ou autrement, il distingua, sans rien voir, des gémissements qui partaient d'une femme envers qui on voulait apparemment user de violence. Il fut bientôt plus instruit; car, quoique la nuit semblât ce jour-là avoir employé exprès les voiles les plus opaques, il discerna ce dont il s'agissait, par ces mots que la fureur dictait :

« Non, cruelle, disait l'autre, il n'est plus temps de vivre ! Il faut enfin expier à la fois vos refus, vos rigueurs et toutes vos cruautés, barbare que vous êtes ! » Et mille autres invectives semblables qu'il vomissait à grands flots : « Il n'y a que la mort qui puisse m'ôter un amour si mal récompensé, et vous jugez bien qui de nous deux l'a le mieux méritée. »

En disant cela, il assit la pauvre dame sur le bord du parapet, les jambes passées du côté de la rivière, et était près de la précipiter. Dans cette situation affreuse, la malheureuse infortunée, qui ne tenait presque plus à rien, joignait les mains ; et, par les accents

les plus pitoyables, conjurait inutilement l'inhumanité de son bourreau, qui devenait toujours plus dur qu'un Pharaon.

« Quoi ! disait-elle, en se raccrochant du mieux qu'elle pouvait, dans un moment qui est le dernier de ma vie, refuserez-vous de m'entendre ?

— C'est pour vous avoir trop entendue que je ne vous entends plus.

— Mais que vous ai-je donc fait ? disait-elle.

— Vous vous êtes trop fait aimer, disait-il.

— Mais, disait-elle, a-t-on jamais noyé une femme comme moi ? Encore si je vous avais aimé, si, après l'avoir fait, je vous avais fait des infidélités, des perfidies : à la bonne heure, vous pourriez vous fâcher ; mais je vous ai toujours haï. De bonne foi, c'est peut-être un grand malheur pour moi que d'être insensible : j'y perds pour le moins autant que vous : mais qu'y faire ? Il ne m'est pas plus aisé d'avoir pour vous de l'amour, qu'à vous-même de vous défaire de celui que vous avez pris : d'ici à demain je ne vous dirais pas autre chose ; ce serait vous trahir que de vous rendre heureux : car votre bonheur ne serait pas véritable.

— Et que m'importe? reprit brusquement notre désespéré. Attrapez-moi toujours de même; une erreur véritable est un bonheur réel[1]. Mais c'est perdre un moment trop précieux en discours inutiles; vous savez que jusqu'ici j'ai mieux aimé mourir que de vous violenter en la moindre chose, et que, si j'avais voulu user de la loi du plus fort, mon amour à présent en aurait le cœur net. Ingrate! je voulais ne vous devoir qu'à votre goût, et que votre cœur devînt un présent de votre main; mais va-t-en voir s'ils viennent! Enfin je suis trop désespéré pour n'en pas finir. Encore un coup, et pour la dernière fois, il faut opter; çà, cruelle, le cœur ou la vie!

— Ni l'un ni l'autre! répondit l'inhumaine assez sèchement.

— Ah! c'en est trop, tigresse! »

Ce fut le propre terme dont il se servit. A ces mots, s'abandonnant à sa rage, qui croissait d'autant plus, il prend l'objet de sa fureur à travers le corps, et, après l'avoir quelque temps balancée en l'air comme

1. Il faisait des vers par mégarde; l'indignation fait le vers.

pour la lancer à l'eau, il la jeta tout au beau milieu du pavé du pont; et, détournant tout à coup contre lui-même son désespoir, il se précipita à corps perdu dans les flots, en s'écriant :

« Mourons comme j'ai vécu[1]! »

A ce changement de scène, et au bruit de sa chute, la pauvre délaissée fit un grand cri, auquel le sieur Usquebak accourut aussitôt. Dieu! quel fut son étonnement suprême, quand il reconnut que la dame en question était sa femme, qui lui avait été enlevée la surveille de ses noces, et dont il pleurait depuis six semaines le ravissement et l'infidélité; car il ne doutait pas qu'elle n'eût prêté la main à son enlèvement. Elle se justifia aisément de ce reproche, ainsi que du reste. Sa résistance et le désespoir du ravisseur, joints au petit colloque qu'ils avaient eu ensemble, cadraient parfaitement avec son innocence. L'amour croit volontiers une maîtresse innocente.

Ainsi nos deux époux se trouvèrent réunis par une des plus singulières aventures dont

1. C'était un marin.

il ait jamais été fait mention sur le Pont-Royal.

Cette intacte Lucrèce rentra dans les bras de M. son époux comme elle en était sortie, et retrouva dans lui-même un amant aussi tendre, mais moins furieux que le défunt. C'est ce qui a fait intituler cette histoire véritable de *Qui perd gagne*, par laquelle les dames voient que la fidélité est toujours bonne à avoir, et qu'un amour qui n'est pas en règle tourne mal à son auteur. On ne doute pas cependant qu'après les explications indispensables entre eux, leurs premiers soins n'aient été de faire secourir le malheureux qui s'était noyé à leur sujet.





LETTRE PERSANE

d'un Monsieur de Paris

A UN GENTILHOMME TURC

de ses amis

MONSIEUR ET TRÈS CHER,

PAR l'honneur de la vôtre, j'ai appris ce que vous me faites la civilité de me mander, dont j'ai l'honneur de vous remercier; car il est toujours gracieux d'être instruit de nouvelles pour un quelqu'un qui va souvent en compagnie.

Votre nouveau visir me paraît un fort joli homme, et il ne l'entend pas trop mal : je m'étais bien douté (car je sais un peu l'allure) que les femmes l'avaient porté, car c'est tout de même chez nous; elles pous-

sent leurs amis tant qu'elles peuvent, et finalement il n'y a rien de meilleur que d'être favorisé du beau sexe. Je prends la liberté de dire cela, en passant, à vous qui êtes un seigneur des plus accomplis, et qui ne tombez pas dans beaucoup d'inconvénients fort communs chez vous comme ailleurs et partout. Par exemple, nous sommes ici en carême, c'est comme qui dirait parmasan chez vous ; cela a fait un cas dont voici l'occasion :

Une jeune personne de bonne maison, dont le mari était maître d'hôtel chez un sous-fermier, avait, depuis quelque temps, conçu la plus violente passion pour le fils d'un charcutier (c'est à peu près comme qui dirait chez vous un marchand de cochons). Le jeune homme avait accoutumé quelquefois souvent de porter, en allant donner son mémoire pour compte, un cervelas par dessus le marché, qu'il portait sous son tablier, et qu'il donnait en cachette à la femme, qui était fort sensible à ces petites attentions. Il y a huit jours que le mari, rentrant chez lui plus matin qu'à l'ordinaire, monte à sa chambre ; ce qu'ayant entendu le charcutier ensemble et l'épouse

furent fort consternés, dont le mari, augurant quelque chose, demanda sur quoi c'était que le monsieur était là-haut ; lequel, sans se déférer du tout, repartit :

« Monsieur, j'avais pris la liberté d'apporter à Mademoiselle une petite douceur pour son déjeuner, » et tout de suite descendit l'escalier quatre à quatre.

Mais, la jeune personne étant hors d'elle-même par son émotion secrète :

« Qu'est-ce que cette petite douceur ? dit-il.

— Hélas ! dit-elle, c'est un cervelas.

— Un cervelas ! Où est-il ?

— Il l'a remporté, ce dit-elle, car je n'en ai fait que tâter.

— Un cervelas, répondit-il, quand on n'est pas en charnage ? On m'en repousse.

— Vous me pardonnerez, mon fils, répondit-elle alors gracieusement : on en fait pour les personnes dégoûtées. »

Cette fausse monnaie fut prise par le mari pour de l'argent comptant. Il faut conclure de là que l'habileté des femmes est partout d'une grande adresse.

L'autre fois que je me donnerai l'honneur de vous écrire en premier, j'aurai celui de vous faire réponse.

Je vous envoie des écrits nouveaux, fort curieux et intéressants pour une personne de votre mérite, dont j'ai l'honneur de me dire, en baisant la main, le...



Réponse par le Gentilhomme Turc

à la lettre persane de Paris

Monsieur et cher ami,

Quoique je ne sois pas connu de vous, n'étant point le gentilhomme turc à qui s'adresse l'honneur de la vôtre, je ne laisserai pas que de vous tirer de l'embarras où vous aurait mis de n'avoir aucune réponse, parce qu'en Turquie les gentilshommes turcs ignorent souvent d'avoir appris à lire ; ce qui fait qu'avec votre permission, je vous participerai quelques pen-

sées que j'ai faites, en manière de remarques, sur l'ignorance indécrottable de votre lettre.

Vous avez pris la bonté de me dire (car posez le cas que je suis le gentilhomme turc qui parle), vous nous glissez donc, sans faire semblant de rien, qu'il y a des marchands de cochons chez nous, dont il y a à cela beaucoup de malice ; car nous voyons bien que vous êtes un critique qui déchire la réputation du beau sexe par un cervelas : vous m'entendez du reste. Or, sachez donc que ce n'est pas ici comme qui dirait à Londres ; car, puisque vous êtes Persan et mauvaise langue à l'endroit du prochain, que ne dites-vous plutôt la vérité du fait ? C'est à savoir que dans aucune ville qu'il y a, il y a si peu de police, qu'on voit les jeunes demoiselles dans les rues qui s'amusent à jouer à la fossette avec de petits libertins, malgré père et mère, comme des orphelins abandonnés, et qui, à faute de ce qui en peut arriver de là, ne trouvent plus la leçon de s'établir ; car, pour nous affrioler, il faut faire les saintes nitouches ; et, tout au rebours, elles vous ont l'air d'avaleuses de pois gris : d'où qu'on a bien raison de dire que les parents sont de vrais

Judas, quand ils ne mettent pas la paille et le blé pour donner une belle éducation à leurs enfants; car il n'y a que cela qui tourne les filles et qui pousse les garçons.





COMME LES CHOSES ARRIVENT

Histoire

MADEMOISELLE Brechet contait l'autre jour à un monsieur de qualité, de ses amis, qu'elle avait trouvé chez une de ses parentes, là où elle dinait, M. Daviliers, qui, l'ayant entendue chanter de petits airs à boire, et qu'elle rendait à manger, lui avait dit :

« En vérité, Mademoiselle, vous devriez bien rentrer à l'Opéra.

— Pour qui me prenez-vous, Monsieur? lui avait-elle dit : je ne suis point fille à ça; je veux retourner à mon couvent dont elle était en effet pensionnaire .

A quelques jours de là, elle revint encore diner dans le même endroit; et M. Da-

viliers, qui s'y trouva pareillement, lui dit, quand elle eut chanté ou plutôt enchanté toute la compagnie :

« En vérité, Mademoiselle, vous devriez bien entrer à l'Opéra ! »

Je l'envoyai paître fort poliment, mais de façon que je crus qu'il ne m'en parlerait jamais plus. Cependant, le même dîner s'étant encore refait de la même façon, M. Daviliers ne me dit-il pas encore la même chose ! Oh ! dame ! je me fâchai tout de bon, je vous le rembarrai qu'il n'y manqua rien ; je pleurai, je voulus à toute force retourner à mon couvent... et j'entrai le lendemain à l'Opéra.





HISTOIRE VÉRITABLE

d'un

Gentilhomme

qui donna à souper à deux dames qu'il voulait épouser

Jamais on ne se ruine quand on fait des dépenses extraordinaires; c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'abandonner à la dissipation des richesses, quand la fortune nous fait le plaisir de nous donner du bien, comme on le va voir.

Un gentilhomme, amoureux de deux dames, nommé Guillaume, les couchait toutes deux en joue, en tout bien et en tout honneur. Enfin finale, il parvint à leur donner à souper à toutes deux, et lui sont trois. Rien ne faisait mieux voir sa magnificence

que sa bombance; car sans doute le festin n'a pas eu son égal, tant pour les petits pieds que pour les autres viandes et la bonne chère qui y étaient répandues partout, sans compter le vin et les autres boissons; les bouteilles volaient à la ronde, pendant quoi ils faisaient la conversation, où Cupidon et Bacchus n'étaient point épargnés; il en contait à la brune et à la blonde, pour parvenir tour à tour à en épouser une des deux, car il s'était fait informer dans le quartier qu'elles étaient fort riches et fort belles. Mais les mauvaises intentions sont toujours mal récompensées; car une des demoiselles, ayant beaucoup mangé de plusieurs ragoûts, fit semblant de sortir en s'en allant de la chambre pour les écouter; ce qui fit qu'il conta des fleurettes à la blonde, dont elle se trouvait fort prête à l'épouser en l'absence de l'autre. Elle rentra, après les avoir entendus entre la poire et le fromage, en fureur où elle prit un couteau, et voulant le poignarder dans sa colère. Mais l'autre demoiselle brune, voyant qu'il y avait eu aussi des promesses avec sa cousine, prenant de son côté une fourchette qu'il y avait sur la table par hasard, elles

sortirent toutes deux en renversant tout ce qui était dessus, soit plats, soit chandeliers, et jusqu'au vin, avec des paroles injurieuses, pour ne le plus voir jamais. C'est pourquoi Damon, qui entra sans trouver seulement un verre où l'on pût boire tout entier, entra déplorant le sort de son infortuné ami, lui représenta qu'il ne faut pas dépenser notre argent sans prendre garde à ce que nous faisons, entraînés par la volupté des passions, surtout quand on court deux lièvres à la fois.





BATAILLE DE CHIENS

dont un mariage est devenu rompu

Je ne sais pas d'où vient qu'on considère tant les chiens, après ce qui en vient d'arriver de nos jours à un repas sur la paroisse de Bonnes-Nouvelles, le propre jour de la noce, ainsi qu'il s'ensuit. Comme on y mangeait beaucoup, et qu'un chacun, par mégarde, jetait les os sous la table, deux chiens les rongeaient, comme on voit souvent que c'est d'ordinaire la coutume dans les festins, si bien que la chienne, se disputant avec Médor, faisait un diable à quatre, qu'on avait bien de la peine à s'entendre, et qu'on donnait différents coups de pieds pour les faire taire ; ce qui fit que

Sultane marcha imprudemment sur le pied du marié, qui, prenant ça pour un autre, sentit d'affreuses jalousies qui lui entrèrent dans le cœur. La mariée innocente, qui n'avait marché sur personne, et qui n'en savait pas les conséquences, faisait comme si de rien n'était. Pendant tout ce temps-là, les yeux du fiancé tombaient avec fureur sur son cousin du côté de la mariée, qui, sur ces entrefaites, but par malheur à sa santé, qui le lui rendit, ainsi que la civilité le permet, sans qu'il y eût rien là-dessous. A cet outrage, le sieur Dorimène, je veux dire le marié, que nous nommerons dorénavant de la manière, se jeta sur sa prétendue, lui arrachant sa belle garniture. Sur cette vivacité, voilà tous les garçons de la noce et Madame la belle-mère qui retira sa parole, dont le mariage ne se fit plus. Voyez, après cela, si vous devez mener vos chiens en compagnie.





LE BALLET DES DINDONS

La Saint-Martin, dans tous les temps, fut un jour bien funeste aux poulets d'Inde. Il n'est fils et fille de bon lieu qui alors n'en mange sa part. On croit que c'est là tout l'usage qu'on en peut faire, point du tout; l'Amour tire parti de tout.

Un jeune amoureux folâtre, et plein de gentillesse envers une jeune demoiselle qu'il recherchait à bonne fin, s'imagina de lui donner un divertissement des plus agréables pour la saison, qui est celle où l'on danse. Ils étaient donc tous en famille rassemblés dans une métairie; ce fut là que notre galant, à l'insu de tout le reste du monde, fit faire *incognito* un petit théâtre dans une grange, comme pour y représenter les ma-

rionnettes, excepté que le rez-de-chaussée du théâtre était de fer blanc, ou, si l'on veut, de tôle; sous lequel, en temps et lieu, il fit mettre de place en place des brasiers ardents. A l'heure de la comédie, il fit tant qu'il y fit venir la demoiselle et toute la compagnie, qui, ne sachant rien, s'assit. Alors on siffle, la toile se lève, et les violons jouent à l'ordinaire, hors que c'était une sarabande bien grave; on ne s'attendait pas à ce que vous allez voir; c'était une bande de poulets d'Inde qui marchaient à pas comptés, ramassant çà et là des grains pour se nourrir. A mesure que le plancher du parquet s'échauffait, les susdits danseurs semblaient s'animer, et les violons de jouer des airs à l'avenant, comme gavottes, passe-pieds, menuets, rigaudons, tambourins et cotillons fort en vogue à l'Opéra, avec les gigues et les bourrées du temps, dont lesdits poulets d'Inde étaient forcés de suivre la mesure, à fur et à mesure de la chaleur du dessous du théâtre, qui devenait insensiblement tout rouge. C'est alors qu'au son des violons, qui jouaient des tempêtes, des vents et des furies, on vit tous les dindons s'élever, sauter, s'élancer, bondir à toute outrance.

imitant les entrechats, jetés, pirouettes et gargouillades de nos plus célèbres maîtres : dont l'assemblée s'en retourna toute avec l'âme réjouie, et les dindons chacun avec les pieds à la Sainte-Menehould.





D'UNE PIERRE DEUX COUPS

Certaine dame, à dessein ou autrement, tourmentait jour et nuit M. Tirsis, pour savoir s'il n'avait point quelque anguille sous roche, c'est-à-dire une maîtresse.

Comme la discrétion est une des premières obligations de la galanterie, le chevalier ne répondait point *ad rem;* mais peut-on toujours résister à de beaux yeux et et à une belle bouche réunis ensemble? La dame était aussi aimable qu'on doit l'être quand on a ces sortes de curiosités; et il était peu de choses dans le monde qu'elle ne fût en droit d'obtenir. Ses appas mettaient dans ses prières une autorité absolue. Un jour donc de Sainte-Catherine, qui était sa

fête, elle reçut dès le matin, de la part du sieur Tirsis, un petit paquet cacheté d'un chiffre inconnu; elle l'ouvre aussitôt, et trouve, quoi? me direz-vous. Ce n'était qu'un petit miroir de poche avec ces mots écrits au-dessous : *N'osant vous nommer mon vainqueur*, *vous y verrez son portrait*. Ce que voyant, la dame passa dans son cabinet, refit un paquet du miroir, et le renvoya par le même porteur au galant, qui fut désespéré en recevant son paquet; il crut que la dame le méprisait; cependant il l'ouvrit en tremblant : quel fut son ravissement quand il vit qu'elle y avait ajouté au bas ces mots consolants : *Je vous en livre autant!*





LA RUPTURE INGÉNIEUSE

En amour, un des plus grands embarras est d'abord de dire que l'on aime; mais la difficulté n'est pas moindre de dire un jour que l'on n'aime plus : comme enfin tôt ou tard il faut en venir au dénoûment, il s'agit de s'en tirer galamment.

Voyez la façon dont se servit un cavalier des plus accomplis de la ville de X... Il était attaché depuis trois mois à Mme de C.... mais on ne peut pas aimer toujours au même endroit. Les allées et les venues sont ce qui rend l'empire d'Amour plus florissant. La constance du cavalier étant donc sur ses fins, un beau jour de Sainte-Élisabeth, qui était la fête de la dame, il lui envoya, pour présent, une petite figure en

forme d'oublieux, avec sa lanterne garnie d'un bout de bougie fort courte, éteinte et renversée; il avait sur le dos un joli petit corbillon, où toutes les lettres, poulets, billets, portraits et autres de Mme de C.... étaient roulés en façon d'oublies.

La dame, qui sentit là finesse de cet emblême, lui pardonna son inconstance en faveur de l'invention.





DIALOGUE

EN FORME DE QUESTIONS

sur le mariage

DEMANDE. — Quelle est la première chose qu'il faut faire avant de se marier, quand on a le dessein de faire un établissement ?

RÉPONSE. — Il faut trouver une épouse qui ait tout ce que votre cœur peut souhaiter pour son contentement.

D. — Quelle est la partie la plus essentielle qui rend le mari content ?

R. — La tête de la femme.

D. — Si vous trouvez fille qui vous convienne, qu'y a-t-il à faire avant de l'épouser ?

R. — Savoir premier si elle n'est pas la femme d'autrui.

D. — Si vous avez volonté d'épouser quelqu'une, que faut-il faire de plus ?

R. — Qu'elle le veuille bien aussi.

D. — Comment saurez-vous si elle est pucelle ?

R. — En vous en informant, sans faire semblant de rien, dans le quartier, à des personnes qui le sachent bien.

D. — Comment faut-il faire pour se rendre agréable aux parents de la future ?

R. — Être poli, honnête et généreux.

D. — Qu'entendez-vous par être poli et honnête ?

R. — D'avoir toujours de belles paroles en bouche, offrir souvent du tabac à la compagnie, si vous avez une tabatière d'écaille, d'argent, de corne ou autre métal ; et, si la demoiselle en use, tirez votre râpe, et lui en râpez sur-le-champ ; elle sera sensible à cette attention de votre part.

D. — Que faut-il faire pour être généreux ?

R. — Ne pas trop regarder à l'argent, mais y avoir l'œil, et, allant à la promenade, payer quelquefois à la compagnie du croquet, de petits gâteaux, des pains de mouton et d'autres friandises, sans oublier les rafraîchissements.

D. — Quand vous aurez fait tout ce qu'il faudra à l'endroit des père et mère, qu'y aura-t-il à faire encore ?

R. — Leur demander, bien poliment, s'ils veulent vous bailler la fille.

D. — S'ils disent que non ?

R. — Ce sera peut-être pour vous en donner plus d'envie.

D. — S'ils disent que oui ?

R. — C'est peut-être que personne n'en veut.

D. — Comment savoir tout cela ?

R. — On n'en peut être bien éclairci qu'après le lendemain de la noce.

D. — Pourquoi pas auparavant ?

R. — Parce qu'on se donne bien garde de vous dire de quoi est la triomphe.

D. — Il faut donc bien prendre garde à ce qu'on fait ?

R. — Sans doute, et l'on est souvent attrapé.

D. — Si l'on a été attrapé, que faut-il faire ?

R. — N'en rien dire et se taire.

D. — Si l'épouse a l'humeur acariâtre ?

R. — Battez-la comme plâtre.

D. — Si elle est plus forte que vous ?

R. — Elle ne portera pas les coups.



TABLE





Imprimerie A. Gautherin, 131, rue de Vaugirard, Paris

